
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





CHARLES XII.

Roy de Suède, des Gots, et des Vandales. Né le 27 Juin 1682 Mort le 11 decembre, 1718.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

Par MR. DE V***

Quatriéme Edition, revûë & corrigée par l'Auteur.

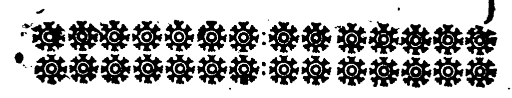
TOME PREMIER.



A LONDRES

Chez ABRAHAM VANDENHOECK Libraire dans le Strand, à la tête de Virgile.

M. DCC. XXXII.



DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Histoire particuliere. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes, il n'y en a qu'un très-petit nombre, dont la mémoire se conserve; & ce nombre seroit encore plus petit, si on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux

qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que Loüis XII. avoit pour ſon peuple, on excuſera les grandes fautes de François I. en faveur des arts & des ſciences dont il a été le pere; on benira la memoire de Henri IV. qui conquit ſon héritage à force de vaincre, & de pardonner; on loüera la magnificence de Loüis XIV. qui a protégé les arts que François I. avoit fait naître.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais Princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies & des peſtes.

Entre les Tirans & les bons

Rois ſont les Conquérans, mais plus aprochans des premiers ; ceux-ci ont une réputation éclatante. On eſt avide de connoître les moindres particularitez de leur vie : telle eſt la miſérable foibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniére brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour les autres Princes, qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſou-

vienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Gréce, d'Allemagne, de Moscovie, de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t-il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes: cependant la fureur d'écrire est venuë au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de Mémoires, d'Histoire de sa vie, d'Anecdotes de sa Cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les em-

ployeroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir tout ce qui s'est imprimé en Europe depuis deux Siécles, sur l'Histoire seule.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siécles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vêcu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vêcu, comme la plus belle qui ait jamais été: le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque: les affaires dont ils se sont mêlez, comme ce qui a jamais été de

plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa Cour soit troublée d'intrigues, qu'il achette l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre, qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis après quelques victoires & quelques défaites, ses sujets échauffez par la vivacité de ces événemens presens, pensent être nez dans l'époque la plus singuliére depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce Prince meurt, on prend après lui des mesures toutes differentes, on oublie & les intrigues de sa Cour, & ses

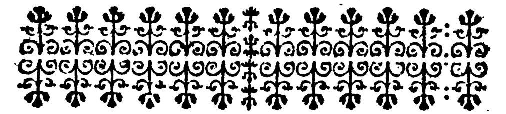
Maîtreſſes, & ſes Miniſtres, & ſes Généraux, & ſes guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a ſigné des milliers de traitez, & donné autant de batailles, & les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails ſe preſente devant la poſtérité, ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui aïant été décrits par quelque Ecrivain excellent, ſe ſauvent de

la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se seroit donc bien donné de garde d'ajoûter cette histoire particuliére de Charles XII. Roi de Suede, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce Prince & son rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siécles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires. On a pensé que cette lecture

pourroit



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

LA Suéde & la Finlande composent un Royaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce païs, large de deux cens de nos grandes lieuës, & long de trois cens, s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré jusqu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni Printems, ni Automne. L'Hiver y regne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'Eté succédent tout à coup à un froid excessif ; & la gelée recommence dès le mois d'Octo-

bre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui aménent ailleurs les ſaiſons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompenſe a donné à ce climat rude, un ciel ſerain, un air pur. L'Eté preſque toûjours échauffé par le Soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hiver y ſont adoucies par des aurores & des crépuſcules, qui durent à proportion que le Soleil s'éloigne plus de la Suéde: Et la lumiere de la Lune qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-ſouvent par la lumiere boreale, fait qu'on voyage en Suéde la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les païs Méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y ſont plus grands. La ſérénité du Ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus longtems que les autres hommes, quand ils ne s'affoibliſſent pas par l'uſage immoderé des liqueurs fortes, & des vins que les nations Septentrionales ſemblent aimer d'autant plus, que la nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoûtenir les plus grands travaux, la faim & la miſére; nés guer-

riers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-tems négligé, & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur païs. C'est principalement de la Suéde, dont une partie se nomme encore Gotie, que se débordérent ces multitudes de Gots qui inondérent l'Europe, & l'arrachérent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur & le tyran.

Les païs Septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours; parce que la Religion permettant la pluralité des femmes, laissoit aux Habitans la liberté de donner plus de sujets à l'Etat: que ces femmes elles-mêmes ne connoissoient d'oprobre que la stérilité & l'oisiveté, & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plûtôt & plus long-tems fécondes.

La Suéde fut toûjours libre jusqu'au milieu du quatorziéme siécle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en différens Païs se donne à des puissances bien différentes; car en

France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu : & en Pologne, en Suede, en Angleterre l'homme de la République. Ce Roi ne pouvoit rien ſans le Sénat ; & le Sénat dépendoit des Etats Généraux, que l'on convoquoit ſouvent : les répreſentans de la nation dans ces grandes aſſemblées, étoient les Gentilshommes, les Evêques, les Députés des villes : avec le tems on y admit les païſans même, portion du peuple injuſtement mépriſée ailleurs, & eſclave dans preſque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette Nation ſi jalouſe de ſa liberté, & qui eſt encore fiére aujourd'hui d'avoir ſubjugué Rome il y a treize ſiécles, fut miſe ſous le joug par une femme & par un peuple moins puiſſant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Semiramis du Nord, Reine de Dannemark & de Norvége, conquit la Suéde par force & par adreſſe, & fit un ſeul Royaume de ces trois vaſtes Etats. Après ſa mort la Suéde fut déchirée par des guerres civiles ; elle ſécoüa le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des Rois ; elle eut des Adminiſtrateurs. Deux tyrans l'opriméront d'une maniére horrible vers l'an 1520. L'un étoit Chriſtiern ſecond, Roi de Dannemark,

monſtre formé de vices, ſans aucune vertu. L'autre un Archevêque d'Upſal, primat du Royaume, auſſi barbare que Chriſtiern. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les Conſuls, les Magiſtrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étoient excommuniez par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Enſuite ils abandonnérent Stockolm au pillage, & tout y fut égorgé ſans diſtinction d'âge ni de ſexe.

Tandis que ces deux hommes liguez pour opprimer, déſunis quand il falloit partager les dépoüilles, exerçoient ce que le Deſpotiſme a de plus tirannique, & ce que la vangeance a de plus cruel ; un nouvel événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaza, jeune homme deſcendu des anciens Rois du païs, ſortit du fond des forêts de la Dalecarlie où il étoit caché, & vint délivrer la Suéde. C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualitez néceſſaires pour commander aux hommes : ſa taille avantageuſe, & ſon grand air lui faiſoient des partiſans dès qu'il ſe montroit. Son éloquence, à qui ſa bon-

ne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art. Son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes; son courage infatigable les faisoit réüssir. Il étoit intrepide avec prudence, d'un naturel doux dans un siécle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été ôtage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echapé de sa prison, il avoit erré, déguisé en païsan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalecarlie. Là il s'étoit vû réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre, & pour se cacher. Enseveli dans ces soûterrains, il osa songer à détrôner le Tyran. Il se découvrit aux païsans; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommees ordinaires croyent sentir une soûmission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des soldats aguerris: il attaqua Christiern & l'Archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suéde, & fut élû avec justice par les Etats, Roi du païs dont il étoit le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta

une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les veritables Tyrans de l'Etat étoient les Evêques, qui ayant preſque toutes les richeſſes de la Suéde, s'en ſervoient pour oprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puiſſance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit rendu ſacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ſes Miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suéde Luthérienne par la ſupériorité de ſa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainſi conquis ce Royaume, comme il le diſoit, ſur les Danois & ſur le Clergé, il regna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille & ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce Guſtave Adolphe, qu'on nomme le grand Guſtave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, renduës par la Suéde après ſa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les Lutheriens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puiſſance de l'Empereur, que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires,

contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche, entrepriſe dont on attribua la gloire au Cardinal de Richelieu, qui ſçavoit l'art de ſe faire une réputation, tandis que Guſtave ſe bornoit à faire de grandes choſes. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube ; & peut-être détrôner l'Empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valſtein, emportant dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, & l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille Chriſtine née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſçavans, que de regner ſur un peuple qui ne connoiſſoit que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône, que ſes ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Proteſtans l'ont déchirée comme ſi on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus ſans croire à Luther ; & les Papes triomphérent trop de la converſion d'une femme qui n'étoit que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, & pour leſquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suéde à élire en ſa place ſon

cousin Charles Gustave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc des deux Ponts. Ce Roi ajoûta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célébre bataille de Varsovie, qui dura trois jours : il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois ; assiégea leur capitale, réünit la Scanie à la Suéde, & fit assûrer, du moins pour un tems, la possession de Slesvvich au Duc de Holstein : ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suéde la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le grand Gustave, avant d'avoir pû achever cet ouvrage que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut déclaré le Sénat du Roi, & non du Royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé si son Despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrik-Eleonore, fille de Frédéric III. Roi de Dannemark,

Princeſſe vertueuſe, digne de plus de confiance que ſon époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été ſur la terre ; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes Ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a apris de certain touchant ſa perſonne & ſes actions.

A ſix ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour Gouverneur Monſieur de Nordcopenſer, homme ſage & aſſès inſtruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fût l'ouvrage de Samuël Puffendorf ; afin qu'il ſçût connoître de bonne heure ſes Etats & ceux de ſes voiſins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toûjours depuis auſſi-bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans il ſçavoit déja manier un cheval. Les exercices violens auſquels il ſe plaiſoit, & qui découvroient ſes inclinations martiales, lui formérent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoûtenir les fatigues où le portoit ſon temperament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avoit une opiniâtreté inſurmontable : le

ſeul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui : Il avoit de l'averſion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendoient, il l'aprit bien vîte, & en retint aſſès pout le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même maniere pour l'engager à entendre le François ; mais il s'obſtina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en ſervir, même avec des Ambaſſadeurs François, qui ne ſçavoient point d'autre langue.

Dès qu'il eût quelque connoiſſance de la langue Latine, on lui fit traduire Quinte-Curce. il prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpiroit beaucoup plus encore que le ſtile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur, lui ayant demandé ce qu'il penſoit d'Alexandre : Je penſe, dit le Prince, que je voudrois lui reſſembler : mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans ; ah, reprit-il, n'eſt-ce pas aſſès quand on a conquis des Royaumes ? On ne manqua pas de raporter ces réponſes au Roi ſon pere, qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Guſtave. Un jour il s'amuſoit dans l'apartement du Roi à regarder deux cartes géographi-

ques, l'une d'une ville de Hongrie, priſe par les Turcs ſur l'Empereur, & l'autre de Riga Capitale de la Livonie, Province conquiſe par les Suédois depuis un ſiécle. Au bas de la carte de la Ville Hongroiſe il y avoit ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, le nom du Seigneur ſoit béni.* Le jeune Prince ayant lû ces paroles prit ſur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donné, le diable ne me l'ôtera pas.* Ainſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſoit ſouvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorſqu'il perdit ſa mere. Cette Princeſſe mourut en 1693. le 5. Août d'une maladie cauſée par les chagrins que lui donnoit ſon mari, & par les efforts qu'elle faiſoit pour les diſſimuler. Charles XI. avoit dépoüillé de leurs biens un grand nombre de ſes Sujets, par le moyen d'une eſpéce de Cour de Juſtice, nommée la Chambre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de Citoyens ruinés par cette Chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſoient les ruës de Stockolm, & venoient tous les jours

à

pourroit être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui en lisant la vie de Charles XII. ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire : J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII. Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux, que devroient espérer les autres Princes qui auroient la même ambition, avec moins de talens & de ressources.

On a composé cette Histoire sur des récits de personnes connuës, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII. & de Pierre le Grand Empereur de Moscovie ; & qui s'étant retirez dans un païs libre longtems après la mort de ces Princes, n'avoient aucun intérêt de déguiser la verité.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort différente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la Vie de Charles XII. On a omis plusieurs petits combats donnez entre les Officiers Suedois & Moscovites; c'est qu'on

n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces Officiers, mais ſeulement celle du Roi de Suede: même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un Prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſterité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes qui étoient vrayes lorſqu'on écrivit cette Hiſtoire en 1728. ceſſent déja de l'être en 1731. Le commerce commence par exemple à être moins négligé en Suede. L'infanterie Polonoiſe eſt mieux diſciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toûjours

lorsqu'on lit une Histoire, songer au tems où l'Auteur à écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal de Rets, prendroit les François pour des forcenez qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Loüis XIV. diroit : Les François sont nez pour obéir, pour vaincre, & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Memoires des premieres années de Loüis XV. ne remarqueroit dans nôtre nation que de la molesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de

Charles-Quint. Les Anglois ne ressemblent pas plus aux fanatiques de Cromwel, que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipions. Je ne sçai si les Suedois seroient aujourd'hui des troupes aussi formidables qu'elles l'étoient dans les derniers tems. On dit d'un homme, il étoit brave un tel jour. Il faudroit dire en parlant d'une nation, elle paroissoit telle sous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince ou quelque Ministre trouvoit dans cet ouvrage des veritez désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils

doivent compte au public de leurs actions ; que c'est à ce prix qu'ils achettent leur grandeur ; que l'Histoire est un témoin & non un flatteur ; & que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

Fin du Discours.

ARGUMENT
du premier Livre.

HIstoire abregée de la Suede jusqu'à Charles XII. son éducation, ses ennemis. Caractere du Czar Pierre Alexiovits : ses desseins, ses entreprises. Charles est attaqué à la fois par la Moscovie, la Pologne & le Dannemark. Il part de Stockolm à l'âge de seize ans, & défait cent mille Moscovites avec huit mille Suedois.

à la porte du Palais pousser des cris inutiles. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eût plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses Sujets. Le Roi lui répondit gravement : Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de son âge, & dans la trente-septiéme de son regne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avoit déja entamé l'ouvrage de la Paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & respecté au dehors, des Sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avenement, non-seulement se trouva maître absolu & pai-

ſible de la Suede & de la Finlande ; mais il regnoit encore ſur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie ; il poſſedoit Viſmar, Vibourg, les Iſles de Rugen, d'Oeſel, & la plus belle partie de la Pomeranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ſes ancêtres, aſſurées à ſa Couronne par une longue poſſeſſion, & par la foi des Traités ſolemnels de Munſter & d'Oliva, ſoûtenus de la terreur des armes Suedoiſes. La Paix de Riſvvick commencée ſous les auſpices du pere, fut concluë ſous ceux du fils : il fut le Médiateur de l'Europe dès qu'il commença à regner.

Les Loix Suedoiſes fixent la majorité des Rois à quinze ans ; Mais Charles XI. abſolu en tout, retarda par ſon teſtament celle de ſon fils juſqu'à dix-huit. Il favoriſoit par cette diſpoſition les vûës ambitieuſes de ſa mere Edvige-Eléonor de Holſtein, veuve de Charles X. Cette Princeſſe fut déclarée par le Roi ſon fils tutrice du jeune Roi ſon petit-fils, & Régente du Royaume, conjointement avec un conſeil de cinq perſonnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de ſon fils Charles XI. une pompe funébre d'une magnificence à laquelle la Suede n'étoit point accoûtumée. Elle voulut de

plus que les Bourgeois de Stockolm portassent trois ans le deüil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins de la mort d'un Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Régente avoit eu part aux affaires sous le Regne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge ; mais son ambition plus grande que ses forces & que son genie, lui faisoit esperer de joüir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revûë des troupes : il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles : ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente ; & cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'aplication, & qu'elle en gouverneroit plus long-tems.

Un jour au mois de Novembre, la même année de la mort de son pere, il venoit de faire la revûë de plusieurs Régimens : le Conseiller d'Etat Piper étoit auprès de lui ; le Roi paroissoit abîmé dans

une réverie profonde : Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Vôtre Majesté à quoi elle songe si serieusement ? Je songe, répondit le Prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avoit pas assès de credit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la Régence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi : il proposa cette négociation au Comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à se donner de la considération. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crût, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Régence furent bien-tôt persuadés ; c'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allerent en Corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les Etats generaux étoient assemblés alors. Les Conseillers de la Régence y proposérent l'affaire. Il n'y eût pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que

Charles XII. souhaita de regner, & en trois jours les Etats lui déferérent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit, tomberent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan ferré d'argent, ayant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un Peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toûjours de grandes esperances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement: c'est de tant de droits que ses Prédecesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête: Charles l'arracha des mains de l'Archevêque & se couronna lui-même, en regardant fiérement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toûjours, aplaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gémi sous le Despotisme du pere, se laisserent entraîner à loüer dans le fils cette fierté qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fût maître il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper, qui fût en effet son premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suede, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnérent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de regner. Il n'avoit à la verité aucune passion dangereuse; mais on ne voyoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. La Suede avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractere; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le Nord donnérent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans Princes voulans se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirérent sa ruine presque en même tems. Le premier fût Frideric IV. Roi de Dannemark son cousin; le second, Auguste,

Electeur de Saxe, Roi de Pologne; Pierre le Grand, Czar de Moſcovie, étoit le troiſiéme, & le plus dangereux. Il faut déveloper l'origine de ces guerres qui ont produit de ſi grands évenemens, & commencer par le Dannemark.

De deux ſœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épouſé le Duc de Holſtein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, oprimé par le Roi de Dannemark, vint à Stockolm avec ſon épouſe, ſe jetter entre les bras du Roi, & lui demander du ſecours, non-ſeulement comme à ſon beau-frere, mais comme au Roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maiſon de Holſtein, fonduë dans celle d'Oldembourg, étoit montée ſur le trône de Dannemark par élection en 1449. tous les Royaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark devint bien-tôt héréditaire. Un de ſes Rois nommé Chriſtiern III. avoit pour ſon frere Adolphe une tendreſſe dont on ne trouve guéres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laiſſer ſans Souveraineté; mais il ne pouvoit démembrer ſes propres Etats. Il partagea avec lui par un accord bizarre les Duchés de Holſtein Gottorp & de Sleſ-

vvich; établiſſant que les Deſcendans d'Adolphe gouverneroient déſormais le Holſtein, conjointement avec les Rois de Dannemark; que ces deux Duchés leur apartiendroient en commun; & que le Roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le Holſtein ſans le Duc, ni le Duc ſans le Roi. Une union ſi étrange, dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même maiſon, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une ſource de quérelles entre la branche de Dannemark, & celle de Holſtein Gottorp; les Rois cherchant toûjours à oprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté & ſa Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremiſe de la Suede, de l'Angleterre & de la Hollande, garants de l'execution du Traité. Mais comme un Traité entre les Souverains, n'eſt ſouvent qu'une ſoumiſſion à la néceſſité, juſqu'àce que le plus fort puiſſe accabler le plus foible, la quérelle renaiſſoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, le Danois faiſoit déja des actes d'hoſtilité dans le Pays de

Holſtein, & ſe liguoit ſecrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suede lui-même.

Frideric-Auguſte, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac, ni les grandes qualités du Prince de Conti ſon concurrent au Trône, n'avoient pû empêcher d'être élû depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par ſa force de corps incroyable, que par ſa bravoure & la galanterie de ſon eſprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Loüis XIV. Jamais Prince ne fût plus genereux, ne donna plus, & n'accompagna ſes dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des ſuffrages de la Nobleſſe Polonoiſe, & forcé l'autre par l'aproche d'une Armée Saxonne. Il crut avoir beſoin de ſes troupes pour ſe mieux affermir ſur le Trône. Mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deſtina à attaquer le Roi de Suede en Livonie, à l'occaſion que l'on va raporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avoit apartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moſcovites, les Polonois & les Suedois s'en étoient depuis diſputés

la possession. La Suede en joüissoit depuis près de cent années ; & elle lui avoit été enfin cédée solemnellement par la Paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI. dans ses sévérités pour ses Sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépoüillés de leurs Privileges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement célébre depuis par sa mort tragique, fut député de la Noblesse Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maître une Harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calalamité quand elle est jointe à la hardiesse : mais les Rois ne regardent trop souvent ces Harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colére, frapa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avés parlé pour vôtre Patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continués. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de léze-Majesté ; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses res-

ſentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguſte. Charles XI. étoit mort; mais la Sentence de Patkul & ſon indignation ſubſiſtoient: il repreſenta au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie, des Peuples déſeſperés, prêts à ſecouer le joug de la Suede; un Roi enfant, incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçûës d'un Prince déja tenté de cette conquête. Tout fut prêt bien-tôt pour une invaſion ſoudaine, ſans même daigner recourir à la vaine formalité des déclarations de Guerre, & des manifeſtes. Le nuage groſſiſſoit en même tems du côté de la Moſcovie.

Pierre Alexiovits, Czar de Ruſſie, s'étoit déja rendu redoutable par la Bataille qu'il avoit gagnée ſur les Turcs en 1597. & par la priſe d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuſes que des victoires qu'il méritoit le nom de Grand. La Moſcovie ou Ruſſie embraſſe le Nord de l'Aſie, & celui de l'Europe; & depuis les frontieres de la Chine, s'étend l'eſpace de quinze cent lieuës juſqu'aux confins de la Pologne & de la Suede. Mais ce Pays immenſe étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les

Moſcovites étoient moins civiliſés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortés: nés tous eſclaves de maîtres auſſi barbares qu'eux, ils croupiſſoient dans l'ignorance, dans le beſoin de tous les Arts, & dans l'nſenſibilité de ces beſoins qui étouffoit toute induſtrie. Une ancienne Loi ſacrée parmi eux leur déſendoit ſous peine de mort, de ſortir de leur Pays ſans la permiſſion de leur Patriarche. Cette Loi faite pour leur ôter les occaſions de connoître leur joug, plaiſoit à une Nation qui dans l'abîme de ſon ignorance & de ſa miſere, dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangeres.

L'aire des Moſcovites commençoit à la création du monde, ils comptoient 7207. ans au commencement du ſiécle paſſé, ſans pouvoir rendre raiſon de cette datte. Le premier jour de leur année revenoit au treize de nôtre mois de Septembre. Ils alléguoient pour raiſon de cet établiſſement, qu'il étoit vrai-ſemblable que Dieu avoit créé le monde en Automne, dans la ſaiſon où les fruits de la terre ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules aparences de connoiſſance qu'ils euſſent, étoient des erreurs groſſieres: perſonne ne ſe doutoit parmi eux que l'Automne de

de Moſcovie pût être le Printems d'un autre Pays dans les climats opoſés. Il n'y avoit pas long-tems que le Peuple avoit voulu brûler à Moſcou le Secretaire d'un Ambaſſadeur de Perſe, qui avoit prédit une éclipſe de ſoleil. Ils ignoroient juſqu'à l'uſage des chiffres; ils ſe ſervoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les bureaux des recettes, & dans le tréſor du Czar.

Leur Religion étoit & eſt encore celle des Chrétiens Grecs, mais mêlée de ſuperſtitions auſquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moſcovites oſoient manger du pigeon, parce que le Saint-Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervoient régulièrement quatre carêmes par an; & dans ces tems d'abſtinence, ils n'oſoient ſe nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & ſaint Nicolas étoient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit ſans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des Arrêts de mort, & infligeoit les ſuplices les plus cruels, ſans qu'on pût apeller

de ſon Tribunal. Il ſe promenoit à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon Clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du cheval, & le peuple ſe proſternoit dans les ruës comme les Tartares devant leur grand Lama. La confeſſion étoit pratiquée ; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'abſolution leur paroiſſoit néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyoient purs devant Dieu avec la benediction de leurs Papas. Ainſi ils paſſoient ſans remords, de la confeſſion au vol & à l'homicide ; & ce qui étoit un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faiſoient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les peres de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputoit cependant ſur la religion en ce païs comme ailleurs ; la plus grande querelle étoit ſi les laïques devoient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nurſoff, ſous le precedent regne, avoit excité une ſédition dans Aſtracan au ſujet de cette diſpute.

Le Czar dans ſon vaſte Empire avoit beaucoup d'autres ſujets, qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares qui habitent le

bord Occidental de la mer Caspienne, & des Palus Méotides, sont Mahometans. Les Siberiens, les Ostiaques, les Samoïedes qui sont vers la mer Glaciale, étoient des sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu; & cependant les Suedois envoyez prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs moeurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiovits avoit reçû une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François réfugié à Genêve, nommé le Fort, vint chercher de l'emploi dans les troupes Moscovites, & fut connu du Czar, encore jeune. Il s'insinua dans sa familiarité; il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation: il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centiéme partie des Etats de la Moscovie, faisoit par le moyen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite province inutile & méprisée. Il l'entretenoit de la politique rafinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini

de manufactures ; des arts & des ſciences qui rendent les Europeans puiſſans & heureux. Ces diſcours éveillerent le jeune Empereur, comme d'une profonde létargie. Son puiſſant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu, & n'avoit pû détruire, ſe dévelopa preſque tout-à coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Pluſieurs Princes avoient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avoit ceſſé d'être Roi pour aprendre mieux à regner ; c'eſt ce que fit Pierre le Grand. Il quitta la Moſcovie en 1678. n'ayant encore regné que deux années, & alla en Hollande, déguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domeſtique de ce méme M. le Fort, qu'il envoyoit Ambaſſadeur extraordinaire auprès des Etats Généraux. Arrivé à Amſterdam, il ſe fit inſcrire dans le rôle des charpentiers de l'Amirauté des Indes, ſous le nom de Pierre Michaelof. Il travailloit dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail il aprenoit les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit

dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures : rien n'échapoit à ses observations. Delà il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux : il repassa en Hollande, vit toute l'Allemagne, observant toûjours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son païs. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, ausquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soûmettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espéce l'y suivirent en foule. On vit pour la premiere fois de grands vaisseaux Moscovites sur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Ocean. Des bâtimens d'une architecture réguliére & noble furent élevez au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Colleges, des Academies, des Imprimeries, des Bibliothéques : les villes furent policées, les habillemens, les coûtumes changerent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrez ce que c'est que la societé. Les superstitions même furent abolies ; la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se déclara le chef de la religion, & cette derniére entreprise qui auroit coûté le

trône & la vie à un Prince moins absolu, réüssit presque sans contradiction, & lui assura le succés de toutes les autres nouveautez.

En même tems il fit naître le commerce dans ses Etats. Ses vûës s'aggrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son païs ; il n'y eut pas plûtôt établi le commerce, qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga, le Tanaïs, la Duine devoient être unis par des canaux, dont il dressa lui-même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, & de ces deux mers à l'Ocean Septentrional. Mais ce n'étoit pas assez de changer la nature dans ses Etats, il falloit changer les mœurs de ses sujets ; & c'étoit là le plus difficile. Il manquoit sur-tout de troupes disciplinées & aguerries. Il avoit à la vérité donné quelques coups à la puissance Ottomane ; mais il n'avoit battu que des Tartares, aussi peu disciplinez que ses soldats. Fondateur & législateur de son Empire, & plus heureux, & plus grand peut-être s'il se fût contenté de ces deux titres, il vouloit y joindre celui de Conquérant. L'Ingrie qui est au Nord-Est de

la Livonie, avoit autrefois apartenu aux Czars ; mais depuis que Gustave-Adolphe avoit conquis ces deux Provinces, la Suede les avoit possédées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cedez par ses Ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever à la Suede tout ce qu'elle possedoit dans ces païs qui sont entre le golphe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se préparoient à attaquer tous ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces préparatifs allarmerent le Conseil du Roi : on déliberoit en sa presence ; & quelques-uns proposoient de détourner la tempête par des négociations, lorsque Charles se levant, avec un air de gravité & d'un homme supérieur qui a pris son parti : „ Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de „ n'en finir une légitime, que par la „ perte de mes ennemis : ma résolution „ est prise : j'irai attaquer le premier qui „ se déclarera ; & quand je l'aurai vain-

„ cu, j'eſpere faire quelque peur aux au-
„ tres. " Ces paroles étonnerent tous ces vieux Conſeillers : ils ſe regarderent ſans oſer répondre. Enfin, honteux d'eſperer moins que leur Roi, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de Céſar, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux Conquerans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens : il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faſte dans les habits ; il ne fut depuis vêtu que comme un ſimple ſoldat. On l'avoit ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa Cour ; ſoit que cette intrigue fût vraye ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné ; mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il vouloit contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe : peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les Rois qui

domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie ; ce n'est pas comme on l'a prétendu, qu'il voulût se punir d'un excès, dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire ; jamais le vin n'avoit surpris sa raison, mais il allumoit trop son tempérament tout de feu : il quitta même depuis la biére, & se réduisit à l'eau pure. De plus, la sobrieté étoit une vertu nouvelle dans le Nord, & il vouloit être le modéle de ses Suedois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au Duc de Holstein son beau-frere. Huit mille hommes furent envoyez d'abord en Pomeranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats étoient déja ravagez : son château de Gottorp pris, sa ville de Tonninge pressée par un siége opiniâtre, où le Roi de Dannemark étoit venu en personne pour joüir d'une conquête qu'il croyoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembutel, de

Heſſe-Caſſel marchoient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suede, les troupes de Hannover & de Zell, & trois regimens de Hollande venoient ſécourir le Duc.

Tandis que le petit païs de Holſtein étoit ainſi le théatre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étoient garants du traité d'Altena violé par les Danois: ils s'empreſſoient alors à ſécourir le Duc de Holſtein oprimé, parce que l'interêt de leur commerce s'opoſoit à l'aggrandiſſement du Roi de Dannemark. Ils ſçavoient que le Danois étant maître du paſſage du Sund, impoſeroit des Loix onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſeroit aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet interêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils ont pû la balance égale entre les Princes du Nord; ils ſe joignirent au jeune Roi de Suede qui ſembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réünis, & le ſécoururent par la même raiſon pour laquelle on l'attaquoit; parce qu'on ne le croyoit pas capable de ſe défendre.

Cependant Charles partit pour ſa premiere campagne le 8. Mai nouveau ſtyle

de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlescroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes & en l'admirant. Avant de sortir de Suede, il établit à Stockolm un conseil de défense, composé de plusieurs Sénateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du païs. Le corps du Sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux ; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent vingt piéces de canon : le Comte Piper son premier Ministre, le Général Renchild, & le Comte de Guiscard ambassadeur de France en Suede, s'y embarquérent avec lui. Il joignit les escadres des Alliez. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'aprocher assez près de Copenhague, pour y jetter quelques bombes.

Alors le Roi, comme dans un transport

ſoudain, prenant les mains du Comte Piper, & du Général Rinchild : Ah, dit-il, ſi nous profitions de l'occaſion pour faire une deſcente, & pour aſſiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle ſeroit bloquée par mer ! Renchild lui répondit : Sire, le grand Guſtave, après quinze ans d'expérience, n'eût pas fait une autre propoſition. Les ordres furent donnez le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient ſur les côtes de Suede, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta ſon grand vaiſſeau, & monta une frégate plus légere : on commença par faire partir trois cens grenadiers dans des petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits batteaux plats portoient des faſcines, des chevaux de frize, & les inſtrumens des pionniers. Cinq cens hommes d'élite ſuivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaiſſeaux de guerre du Roi, avec deux frégates Angloiſes & deux Hollandoiſes, qui devoient favoriſer la deſcente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Dannemark, eſt ſituée dans l'Iſle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, ayant au Nord-Oüeſt le Sund, & à l'Orient la mer Baltique,

tique, où étoit alors le Roi de Suede. Au mouvement imprévu des vaiſſeaux qui menaçoient d'une deſcente, les habitans conſternez par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaiſſeaux Suedois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à ſept milles de Copenhague. Auſſi-tôt les Danois raſſemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suedois.

Le Roi quitta alors ſa frégatte, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe à la tête de ſes gardes : l'Ambaſſadeur de France étoit toûjours auprès de lui : Monſieur l'Ambaſſadeur, lui dit-il en latin, (car il ne vouloit jamais parler françois,) vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le Comte de Guiſcard, en françois, le Roi mon maître m'a ordonné de réſider auprès de Vôtre Majeſté : Je me flatte que vous ne me chaſſerez pas aujourd'hui de vôtre Cour, qui n'a jamais été ſi brillante. En diſant ces paroles, il donna la main au Roi, qui ſauta dans la chaloupe, où

le Comte Piper & l'Ambaſſadeur entrérent. On s'avançoit ſous les coups de canon des vaiſſeaux qui favoriſoient la deſcente. Les batteaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage : Charles XII. impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ſes Miniſtres, l'Ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats, ſuivent auſſi-tôt ſon exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mouſquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de ſa vie de mouſquéterie chargée à balle, demanda au major Stuard qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit ſiflement qu'il entendoit à ſes oreilles ? C'eſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on vous tire, lui dit le Major : Bon, dit le Roi, ce ſera là dorénavant ma muſique. Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battuës ; parce que ceux qui attaquent, ont toûjours une impétuoſité que ne peuvent avoir

ceux qui ſe défendent ; & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa foibleſſe & de leur ſupériorité. La cavalerie Danoiſe & les milices s'enfuirent après une foible réſiſtance. Le Roi maître de leurs retranchemens, ſe jetta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes: il fit ſur le champ elever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suede, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpiroit à ſervir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vûë de la flotte Danoiſe, qui n'avoit oſé branler. Copenhague intimidée envoya auſſi-tôt des Députés au Roi, pour le ſuplier de ne point bombarder la ville. il les reçut à cheval à la tête de ſon Régiment des Gardes ; les Députés ſe mirent à genoux devant lui : il fit payer à la ville quatre cens mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire payer fidélement. On lui aporta des vivres, parce-

qu'il falloit obéïr, mais on ne s'attendoit guéres que des vainqueurs daignassent payer: ceux qui les aportérent, furent bien étonnés d'être payés genereusement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il regnoit depuis long-tems dans les troupes Suedoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires: le jeune Roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne dépoüillassent les morts, qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toûjours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance: les Paysans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suedois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payoient pas si bien. Les Bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de

Suede, des provisions qui manquoient dans leurs marchés.

Le Roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein, où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le Siége de Tonninge. Il voyoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune Conquérant déja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la Capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendroient les armes contre les Suedois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un Pays où tous les Paysans, & même beaucoup de Bourgeois, sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'esclaves. Il fit dire au Roi de Dannemarck qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la Paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite; & son Royaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir affaire à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un Congrès dans la ville de Travendal, sur les frontieres du Holstein. Le Roi de Suede ne souffrit pas que l'art des Ministres trainât les négociations en longueur: il voulut que le Traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en

Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & délivré d'opression. Le Roi de Suede ne voulut rien pour lui-même; satisfait d'avoir secouru son Allié, & humilié son ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le Roi de Pologne assiégeoit en personne la ville de Riga, Capitale de la Livonie; & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit défenduë par le vieux Comte d'Alberg, General Suedois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le Comte Flemming depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Sieur Patkul, pressoient tous deux le Siége sous les yeux du Roi: l'un avec toute l'activité de son caractere, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportez, l'expérience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts; & le Roi de Pologne désesperoit de prendre

la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga étoit pleine de marchandises apartenantes aux Hollandois. Les Etats generaux ordonnérent à leur Ambassadeur auprès du Roi Auguste, de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siége plûtôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils sçurent la veritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiere campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiovits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois Ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une Paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévére, qu'un Législateur comme le Czar se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Ce jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une différence morale pour les Rois & pour les particuliers. L'Empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste, qu'il eût mieux fait de suprimer. Il alléguoit pour raison de la guerre, qu'on ne

lui avoit pas rendu aſſez d'honneurs lorſqu'il avoit paſſé *incognito* à Riga; & qu'on avoit vendu les vivres trop chers à ſes Ambaſſadeurs. C'étoient là les griefs pour leſquels il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'eſt le mois de Janvier à Paris. Le Czar qui dans de pareilles ſaiſons faiſoit quelquefois quatre cens lieuës en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ſes troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il ſçavoit d'ailleurs que les Suedois depuis le tems de Guſtave-Adolphe faiſoient la guerre au cœur de l'Hiver comme dans l'Eté : il voulut accoûtumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connoître de ſaiſons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suedois. Ainſi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats temperés, à ſuſpendre la guerre, le Czar Pierre aſſiégoit Narva à trente degrés du Pole; & Charles XII. s'avançoit pour la ſecourir.

Le Czar ne fût pas plûtôt arrivé devant la place, qu'il ſe hâta de mettre en pra-

tique ce qu'il venoit d'aprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au Duc de Croi Allemand, General habile, mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple Lieutenant. Il avoit crû nécessaire de donner l'exemple de l'obéïssance militaire à sa Noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il leur voulut aprendre que les grades militaires devoient s'acheter par des services : il commença lui-même par être tambour, & étoit devenu Officier par degré. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût Lieutenant à Narva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suedois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étoient trente mille Strelet-

ses, qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des barbares arrachez à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armez de fléches, les autres de massuës : peu avoient des fusils ; aucun n'avoit vû un siége régulier : il n'y avoit pas un bon canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auroient dû réduire la petite ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait bréche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications ; le Comte de Hoorn qui y commandoit, n'avoit pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avoit pû la réduire en dix semaines.

On étoit déja au quinze de Novembre quand le Czar aprit que le Roi de Suede ayant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suedois n'étoient que vingt mille ; mais le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée,

& à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déja mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Plescou à grandes journées. Il alla lui-même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le Roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout : trente mille hommes détachez du camp devant Narva, étoient postez à une lieuë de cette Ville, sur le chemin du Roi de Suede. Vingt mille Streletses étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée : il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suede avoit débarqué à Pernau dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toûjours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'aprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les

Moſcovites voyant arriver les Suedois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes s'enfuit à leur aproche. Les vingt mille qui étoient derriere eux, épouvantez de la fuite de leurs compatriotes, ne réſiſterent preſque pas; ils allerent porter le déſordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieuë du camp, & la terreur panique ſe communiquant à toutes ces troupes, elles ſe retirerent au gros de l'armée ſans combattre. Ces trois poſtes furent emportez en deux jours & demi; & ce qui en d'autres occaſions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ſes huit mille hommes fatiguez d'une ſi longue marche devant un camp de cent mille Moſcovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos, que ſans déliberer il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal étoit deux fuſées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un Officier général lui ayant repréſenté la grandeur du péril: Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suedois, je ne paſſe ſur le corps à cent mille

mille Moscovites : un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il ? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir ; & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne sera que les incommoder ; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ? l'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi, le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suedois eut fait brêche aux retranchemens, ils s'avancerent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossez : le Roi attaquoit à la droite du camp où étoit le quartier du Czar : il espéroit le rencontrer, ne sçachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premieres décharges de la mousquéterie ennemie, le Roi reçut une balle dans le bras gauche, mais elle ne fit qu'endommager légérement les chairs : son activité l'empêcha même de sentir

qu'il étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tôt. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta légérement sur un troisiéme, en disant: Ces gens-ci me font faire mes exercices, & continua de combattre & de donner les ordres avec la même presence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcez de tous côtez. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la riviere de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut apeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la riviere fut en un moment couverte de morts. Les autres désesperez retournerent à leur camp, sans sçavoir où ils alloient. Ils trouverent quelques barraques, derriére lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs Généraux Dorolouky, Golloüin, Fedorovits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui presentoit, arrive le Duc de Croi général de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée &

un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les officiers subalternes & les soldats furent conduits désarmez jusqu'à la riviere de Narva : on leur fournit des batteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit, la droite des Moscovites se battoit encore : les Suedois n'avoient pas perdu quinze cens hommes : dix-huit mille Moscovites avoient été tuez dans leurs retranchemens : un grand nombre étoit noyé ; beaucoup avoient passé la riviere : il en restoit encore assez dans le camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suedois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la Ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompuë. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandoit cette gauche, ayant sçû le gracieux accüeil que le Roi avoit fait aux

autres Généraux, & comment il avoit renvoyé tous les officiers ſubalternes & les ſoldats, l'envoya ſuplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'aprocher à la tête de ſes troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce Général parut bien-tôt après avec ſes Moſcovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchérent tête nuë; ſoldats & officiers, à travers moins de ſept mille Suedois. Les ſoldats en paſſant devant le Roi, jettoient à terre leurs fuſils & leurs épées; & les officiers portoient à ſes pieds les enſeignes & les drapeaux. Il fit repaſſer la riviere à toute cette multitude, ſans en retenir un ſeul ſoldat priſonnier. S'il les avoit gardez, le nombre des priſonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des Vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers généraux Moſcovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & ſçachant qu'ils manquoient d'argent, & que les marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc de Croi, & cinq cens à chacun des officiers Moſcovites, qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ce traitement,

dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une rélation de la victoire, pour l'envoyer à Stockolm & aux alliez de la Suede : mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frapât à Stockolm plusieurs médailles pour perpetuer la memoire de ces événemens. Entr'autres on en frapa une qui le representoit d'un côté sur un pied-d'estal, où paroissoient enchaînez un Moscovite, un Danois, un Polonois : de l'autre étoit un Hercule armé de sa massuë, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Légende, *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune ; il étoit fils aîné & héritier du Roi de Georgie : on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie : car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scites, dont tous ces peuples sont descendus ; & ne vient point des Césars de Rome, si long-tems inconnus à ces barbares. Son pere Mitelleski Czar, maître de la plus belle par-

tie des païs qui ſont entre les montagnes d'Ararat & les extrêmitez Orientales de la mer Noire, avoit été chaſſé de ſon Royaume par ſes propres ſujets en mille ſix cens quatre-vingt huit, & avoit choiſi de ſe jetter entre les bras de l'Empereur de Moſcovie, plûtôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi, âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre Pierre le Grand dans ſon expédition contre les Suedois, & fut pris en combattant par quelques ſoldats Finlandois, qui l'avoient déja dépoüillé, & qui alloient le maſſacrer. Le Comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le preſenta à ſon Maître: Charles l'envoya à Stockolm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes Officiers, une réflexion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un Prince Aſiatique, né au pied du mont Caucaſe, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suede. C'eſt comme ſi j'étois un jour priſonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'évenement en eût fait une prédiction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant enveloper son ennemi de tous côtez. Il aprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un Vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toûjours le dessein de discipliner ses troupes pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je sçai bien, dit-il, que les Suedois nous battront long-tems; mais à la fin ils nous aprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa capitale fut dans l'épouvante & dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suedois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prieres publiques à saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette priere est trop singuliére, pour n'être pas raportée. La voici :

„O toi, qui es nôtre consolateur perpetuel dans toutes nos adversitez, grand saint Nicolas, infiniment puissant, par

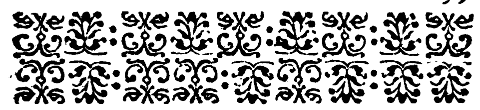
„ quel peché t'avons-nous offensé dans
„ nos sacrifices, génuflexions, révérences,
„ & actions de grace, que tu nous ayes
„ ainsi abandonnez ? Nous avions imploré
„ ton assistance contre ces terribles inso-
„ lens enragez, épouvantables, indompta-
„ bles, destructeurs ; lorsque comme des
„ lions & des ours qui ont perdu leurs pe-
„ tits, ils nous ont attaqués, effrayez, blessez,
„ tuez par milliers, nous qui sommes ton
„ peuple. Comme il est impossible que ce-
„ la soit arrivé sans sortilége & enchante-
„ ment, nous te suplions, ô grand saint
„ Nicolas, d'être nôtre champion & nôtre
„ porte-étendart ; de nous délivrer de cette
„ foule de sorciers, & de les chasser bien
„ loin de nos frontiéres, avec la récompen-
„ se qui leur est dûë.

Tandis que les Moscovites se plai-gnoient à saint Nicolas de leur défaite, Charles XII. faisoit rendre graces à Dieu, & se préparoit à de nouvelles victoires.

Fin du premier Livre.

ARGUMENT du Livre ſecond.

CHarles bat les Saxons au paſſage de la Duna : ſoûmet la Curlande : eſt maître en Lithuanie : prend la réſolution de détrôner Auguſte. Idée du gouvernement Polonois. Une diette eſt convoquée à Varſovie : la moitié de la nation ſe déclare contre le Roi Auguſte. Ambaſſade de la république de Pologne à Charles : le Roi de Pologne lui envoye ſecrettement la Comteſſe de Koniſmar : bataille de Craſſau : le Duc de Holſtein eſt tué : le Cardinal primat déclare le Roi Auguſte déchû de la Couronne. Auguſte fait arrêter Jacques Sobieski qu'on vouloit élire à ſa place, & l'enferme à Leipſik avec le Prince Conſtantin, frere de Jacques.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

LE Roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendroit bien-tôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar: ces deux Princes convinrent d'une entrevûë, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Brisen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation, ni à leur humeur: ils passérent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allérent jusqu'à l'excès: car

le Czar, qui vouloit réformer sa nation ne pût jamais bien corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le Comte Piper, principal Ministre du Roi de Suede, avoit été informé le premier de l'entrevûë qui devoit se faire entre l'Empereur de Moscovie & le Roi de Pologne. Il conseilla à son Maître d'oposer à leurs mesures un peu de cette politique, qu'il avoit jusques-là trop méprisée. Charles XII. l'écoûta, & mit en usage, pour la premiere fois, ces manéges tant pratiqués dans les autres Cours. Il y avoit dans l'armée Suedoise un jeune gentilhomme Ecossois, de ceux qui quittent de bonne heure leur Pays, où ils sont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe : celui-ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande souplesse dans l'esprit. On le choisit pour servir d'espion aux conférences des deux Rois : il alla s'adresser au Colonel du régiment des Cuirassiers Saxons, qui devoient servir de garde au Czar pendant l'entrevûë : il se fit passer pour un gentilhomme de Brandebourg : sa bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent avoir une Lieutenance dans le régiment. Arrivé à Bir-

zen il s'insinua adroitement dans la familiarité des secretaires des Ministres, fut admis dans tous leurs plaisirs, & soit qu'il eût profité de leur indiscrétion dans la débauche, soit qu'il les eût séduits par des présens, il tira d'eux les secrets de leurs Maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoyer. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y aprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de * Rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté eût pû être fatal au Roi de Suede. C'étoit un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites : c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'Hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiégée

* Une Rixdale vaut environ un écu de 3. livres.

inutilement. Les troupes Saxonnes étoient postées le long de la riviere Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandez par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête Ferdinand Duc de Courlande, l'un des plus braves Princes du Nord, & le Maréchal Stenau Officier de réputation. Le Roi de Suede avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands batteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'odinaire, pouvoient se lever & se baisser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient ; en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement : il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille moüillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la riviere, déroboit aux Saxons la vûë de ses troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant

toûjours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de sçavoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagême. Etant déja au milieu de la riviere ; Eh bien, dit-il au General Renchild, la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, General, nous les battrons. Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatriéme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée pussent s'y oposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce broüillard, les Saxons virent le Roi de Suede marchant déja à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suedois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suedois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la riviere. Le Roi de Suede les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûë. Alors

ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussérent le Maréchal Stenau, & s'avancérent dans la plaine. Le Duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiere surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avoit avec lui quinze mille hommes, le Duc de Courlande environ douze mille. La bataille fut rude & sanglante, le Duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses Cuirassiers le retirérent avec peine, tout froissé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suede, après sa victoire, court à Mittau capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion: c'étoit un voyage, plûtôt qu'une conquête. Il passe sans s'arrêter en Lithuanie, sou-

mettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flateuse, & il l'avoüa lui-même quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobrieté extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avoient faits au même endroit étoient un peu differens de ceux de Sa Majesté. Oüi, dit le Roi en se levant, & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'évenement qu'il méditoit.

La Pologne est la plus fidéle image de l'ancien gouvernement Gotique, corrigé ou altéré par tout ailleurs: c'est le seul Etat qui ait conservé le nom de République avec la dignité Royale. La Noblesse & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la nation.

Tout le peuple y eſt eſclave, tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là le Payſan ne ſéme point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & ſon champ, & le travail de ſes mains apartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui eſt gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entiere de la nation : il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres, ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes, & aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce. L'eſclavage de la plus grande partie de la nation, & l'orgueil & l'oiſiveté de l'autre, font que les arts ſont ignorés dans ce Pays, d'ailleurs fertile, arroſé des plus beaux fleuves de l'Europe, & dans lequel il ſeroit très-aiſé de joindre par des canaux, l'Océan Septentrional & la mer Noire, & d'embraſſer le commerce de l'Europe & de l'Aſie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne, ſont des étrangers, des Ecoſſois, des

François, des Juifs qui achétent à vil prix les denrées du Pays, & vendent chérement aux Nobles de quoi satisfaire leur luxe.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe : c'est cependant celui qui l'est le moins.

Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on supose chez d'autres nations, entre le Souverain & les Sujets. Le Roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéïssance, en cas qu'il viole les loix de la République.

Il nomme à toutes les charges, confere tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignignités de leur pere. Mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée ; & que la République a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressoit les loix de l'Etat.

La Noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont-ils élû un Roi, qu'ils craignent son ambition, & lui

oposent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la Cour, sont l'objet de la haine du reste de la Noblesse; ce qui forme toûjours deux partis: division inévitable, & même nécessaire dans des Pays où l'on veut avoir des Rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les Etats généraux qu'on apelle Diéte.

Ces Etats sont composés du Corps du Senat, & de plusieurs gentilshommes. Les Senateurs sont les Palatins & les Evêques: le second ordre est composé des Députés des Diétes particulieres de chaque Palatinat. A ces grandes assemblées préside l'Archevêque de Gnêne, Primat de Pologne, Vicaire du Royaume dans les interregnes, & la premiere personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre romaine ne donnant aucune presséance dans le Senat, un Evêque qui seroit Cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de Senateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa Patrie, pour soûtenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes se doivent tenir par les Loix du Royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députez y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, & quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque gentilhomme député à ces Etats généraux, joüit du droit qu'avoient à Rome les tribuns du peuple, de s'oposer aux Loix du Sénat. Un seul gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diéte, il faut alors qu'elle se sépare.

On aporte aux désordres qui naissent de cette loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diétes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les loix, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses interêts; à peu près comme la ligue se servoit en France du nom de

Henri III. pour l'accabler ; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les résolutions qu'ils prenoient pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diétes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les Etats monarchiques un Roi peut abolir les loix de son prédécesseur, & les siennes propres.

La noblesse qui fait les loix de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée Pospolite se meut difficilement, & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister long-tems assemblée ; la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toûjours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage ; mais elle sécoue bien-tôt le joug.

Ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre, & qui ſe relévent dès que le vent ne ſouffle plus. C'eſt pour cette raiſon qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les ſeuls remparts de leur République : ils ne ſouffrent jamais que leur Roi bâtiſſe des fortereſſes, de peur qu'il ne s'en ſerve, moins pour les défendre, que pour les oprimer. Leur païs eſt tout ouvert, à la reſerve de deux ou trois places frontiéres. Que ſi dans leurs guerres ou civiles ou étrangeres, ils s'obſtinent à ſoûtenir chez eux quelque ſiége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des foſſez preſque comblez, & la ville eſt priſe avant que les retranchemens ſoient achevez.

La Poſpolite n'eſt pas toûjours à cheval pour garder le païs : elle n'y monte que par l'ordre des Diétes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne eſt une armée qui doit toûjours ſubſiſter aux dépens de la République. Elle eſt compoſée de deux corps indépendans l'un de l'autre, ſous deux grands Généraux differens. Le premier corps eſt celui de la

Pologne, & doit être de trente-six mille hommes : le second au nombre de douze mille, est celui de la Lithuanie. Les deux grands Généraux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommez par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République, & ont une autorité surprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens ; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payez eux-mêmes, ils désolent le païs, & ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les Seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes : leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentils-hommes : elle est remarquable par la bonne mine des cavaliers, par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Leurs Gens-d'armes, sur-tout, que l'on distingue en Houssarts & Pancernes, ne marchent qu'accompagnez de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornez de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers

d'étriers dorez, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la maniére des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie paroît misérable & délabrée, mal vêtuë, mal armée, sans habits d'ordonnance, ni rien d'uniforme : ces fantassins qui ressemblent à des Tartares vagabonds, suportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le caractere des anciens Sarmates leurs ancêtres ; aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promtitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres ; & que toutes ces forces jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliez, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suedois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup pri-

vé de ces ſecours, par les ſoins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoûtumé dans ſes païs héréditaires au pouvoir abſolu, il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de ſon regne fit des mécontens: ſes premieres démarches irritérent le parti qui s'étoit opoſé à ſon élection, & aliénerent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons Saxones, & ſes frontiéres de troupes Moſcovites. Cette nation bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté, qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du Roi Auguſte contre la Suede, & l'irruption en Livonie, comme une entrepriſe avantageuſe à la République. On trompe difficilement une nation libre ſur ſes vrais interêts. Les Polonois ſentoient que ſi cette guerre entrepriſe ſans leur conſentement étoit malheureuſe, leur païs ouvert de tous côtez ſeroit en proye au Roi de Suede; & que ſi elle étoit heureuſe, ils ſeroient ſubjuguez par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux païs pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être

esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagez par Charles XII. justement outragé, ils ne formérent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regarderent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bien-tôt voyant que le Roi de Suede avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclaterent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulieres dégénerées en guerre civile. Le Roi de Suede s'attacha les Princes Sapieha : Oginsky mal sécouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le Vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne, étoit séparé en petit corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne, & subsistoient de rapines. Auguste ne voyoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine

dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la verité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non seulement elle étoit mal payée & mal armée; mais ses Généraux ne sçavoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Royaume demandoient au Roi une Diéte: de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diéte, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le deux Decembre de l'année 1701. Il s'aperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans

cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormisky & leurs amis, le Palatin Lecsinsky trésorier de la Couronne, & sur-tout les partisans des Princes Sobiesky, étoient tous secrettement attachez au Roi de Suede.

Le plus considérable de ces partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Radjousky, Archevêque de Gnêne, Primat du Royaume, & Présìdent de la Diéte. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscuritez dans sa conduite; entiérement gouverné par une femme ambitieuse que les Suedois apelloient madame la Cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître : il paroissoit irrésolu lorsqu'il étoit le plus déterminé dans ses projets, allant toûjours à ses fins par des voyes qui y sembloient oposées. Le Roi Jean Sobiesky, prédécesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-Chancelier du Royaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi : cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat : ainsi réünissant dans sa personne tout ce

qui impoſe aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de Jean, pour mettre le Prince Jacques Sobiesky ſur le trône : mais le torrent de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le Cardinal Primat ſe joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambaſſadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de Conti, qui en effet fut élû. L'argent & les troupes de Saxe l'emporterent bien-tôt ſur l'éloquence de l'Abbé de Polignac. Le Primat céda au parti qui couronna le Roi Auguſte, & attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la Pologne, & ſon nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. protecteur du Prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le ſoulévement général des eſprits contre le Roi Auguſte, firent croire au Cardinal Primat que le le tems étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguſte en Saxe, & rouvrir au fils du Roi Jean le chemin du trône. Ce Prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs délices depuis que le Roi Auguſte étoit haï ; mais il n'oſoit conce-

voir alors l'idée d'une ſi grande révolution ; cependant le Cardinal en jettoit inſenſiblement les fondemens.

D'abord il ſembla vouloit reconcilier le Roi avec la République. Il envoya des lettres circulaires, dictées en aparence par l'eſprit de concorde, & par la charité ; piéges uſez & connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suede une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à ſon Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtoit dans le grand Duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diéte ; qu'il faiſoit la guerre à Auguſte & aux Saxons, non aux Polonois ; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'opreſſion. Ces lettres & ces réponſes étoient pour le public. Des émiſſaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des aſſemblées ſecrettes chez ce Prélat, étoient les reſſorts qui faiſoient mouvoir la Diéte : elle propoſa d'envoyer une ambaſſade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'apellât plus

les Moſcovites ſur les frontiéres, & qu'il renvoyât ſes troupes Saxonnes.

La mauvaiſe fortune d'Auguſte avoit déja fait ce que la Diéte éxigeoit de lui. La ligue concluë ſecrettement à Birzen avec le Moſcovite étoit devenuë auſſi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſoit pas de ſécourir alors de toutes ſes forces un Royaume diviſé, dont il eſpéroit recüeillir quelques dépoüilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suedois, fuyant par tout devant le Vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, juſqu'à ce que pourſuivis par les Généraux Suedois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournerent par troupes dans leur païs. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battuë à Riga, le Roi Auguſte les envoya hiverner, & ſe recruter en Saxe, afin que ce ſacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la nation Polonoiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intri-

gues : la Diéte étoit partagée en preſque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les interêts du Roi Auguſte y dominoient : le lendemain ils y étoient proſcrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la juſtice : mais on ne ſçavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juſte. Le tems ſe perdoit à cabaler en ſecret, & à haranguer en public. La Diéte ne ſçavoit ni ce quelle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes compagnies n'ont preſque jamais pris de bons conſeils dans les troubles civils, parce que les factieux y ſont hardis, & que les gens de bien y ſont timides pour l'ordinaire. La Diéte ſe ſépara en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irréſolutions, Les Sénateurs qui ſont les Palatins & les Evêques, reſterent dans Varſovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire proviſionnellement des loix, que rarement les Diétes infirment. Ce corps moins nombreux, accoûtumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêterent qu'on envoyeroit au Roi de Suede l'ambaſſade propoſée dans la Diéte ; que la Poſpolite monteroit à cheval, & ſe tiendroit prête à tout événe-

ment : ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des loix dures de son Vainquenr, que de ses sujets. Il se détermina à demander la Paix au Roi de Suede, & voulut entamer avec lui un Traité secret. Il falloit cacher cette démarche au Sénat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. l'affaire étoit délicate; il s'en reposa sur la Comtesse de Konismar, Suedoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célébre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réüssir une négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été long-tems à sa Cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suedois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop légérement une audience de son Maître. La Comtesse, parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler

les langues de plusieurs Pays qu'elle n'avoit jamais vûs, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née : elle s'amusoit même quelquefois à faire des vers François, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'Histoire ne doit point obmettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable qui tous loüoient les différentes vertus de Charles. La piece finissoit ainsi :

Enfin chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au Temple de mémoire :
Mais Venus ni Bachus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrément étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suede. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carosse, dès qu'elle l'aperçût. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant : de sorte que la Comtesse de Konismar ne remporta de son voyage, que la satisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suede ne redoutoit qu'elle,

Il fallut alors que le Roi de Pologne ſe jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propoſitions par le Palatin de Mariembourg ; l'une, qu'on lui laiſsât la diſpoſition de l'armée de la République, à laquelle il payeroit de ſes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponſe auſſi dure qu'étoit le refus du Roi de Suede. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'aſſemblée, „ qu'on avoit réſolu d'envoyer „ à Charles XII. une Ambaſſade ; qu'il „ ne s'agiſſoit plus que d'accommoder le „ Roi avec la Pologne & la Suede, qu'il „ étoit inutile de payer une armée qui „ ne combattroit pas pour lui, ſans l'ordre de la République ; & que pour „ les Saxons, il ne lui conſeilloit pas de „ les faire venir. „

Le Roi dans cette extrémité, voulut au moins conſerver les aparences de l'autorité Royale. Un de ſes Chambellans alla de ſa part trouver Charles, pour ſçavoir de lui, où, & comment Sa Majeſté Suedoiſe voudroit recevoir l'Ambaſſade du Roi ſon Maître & de la République. On avoit oublié malheureuſement de demander un paſſeport aux

Suedois

Suedois pour ce Chambellan. Le Roi de Suede le fit mettre en priſon, au lieu de lui donner audience, en diſant qu'il comptoit recevoir une Ambaſſade de la République, & rien du Roi Auguſte.

Alors Charles ayant laiſſé derriere lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, ville connuë en Europe par les Diétes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno il rencontra l'Ambaſſade de la République: elle étoit compoſée de cinq Sénateurs. Le Waivode Galesky, & le Comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna audience dans ſa tente avec une pompe qu'il avoit toûjours dédaignée, mais qu'il crut néceſſaire alors. Un Lieutenant général avec cent drabans à cheval, qui ſont les gardes du Roi de Suede, alla au-devant des Ambaſſadeurs; ils mirent pied à terre à cinquante pas de la tente royale, & furent conduits entre deux hayes de gardes ſous les armes, juſqu'à une grande antichambre. Un Major général les introduiſit de là dans une chambre aſſez vaſte, dont le plafond, le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perſe.

Le Roi les attendoit ſur un trône : Il ſe leva & ſe découvit à leur premiere révérence : enſuite le Roi & les Ambaſſadeurs s'étant couverts, le Waivode parla le premier, le Comte Tarlo enſuite. Leurs diſcours furent pleins de ménagemens & d'obſcurités : ils ne prononcérent pas une ſeule fois le nom du Roi de Pologne, ne voulant ni parler en ſa faveur, ni s'en plaindre ouvertement ; mais ſeulement laiſſer entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambaſſadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la République qui les envoyoit, & qui à ſon gré n'entroit pas dans ſes vûës avec une ſoumiſſion aſſez prompte, il leur fit dire par le Comte Piper, qu'il feroit réponſe dans Varſovie.

Le même jour il marcha vers cette ville : ſa marche fut précedée par un manifeſte dont le Cardinal, & ſon parti inondérent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la ſienne, & prétendoit leur faire voir que leurs interêts & les ſiens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens : mais le manifeſte, ſoûtenu par un grand

parti, par le trouble du Sénat, & par l'aproche du Conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour Protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à Auguste, publiérent hautement l'écrit sous ses yeux même. Le peu qui lui étoient attachez, demeurérent dans le silence. Enfin quand on aprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparérent en confusion à partir: le Cardinal quitta Varsovie des premiers: la plûpart précipitérent leur fuite; les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénoüement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de Sénateurs qui representoient encore le Sénat. Quelque zelés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois: ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'osérent pas lui accor-

der la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votérent-ils que six mille hommes seroient commandez par le grand Général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la Paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laissérent la disposition.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite & les armées, qui n'étoient guéres que de vains noms: il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie où étoient les Suedois. L'armée de Pologne réduite à peu de troupes manquoit d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée, irrésoluë, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi autorisé par les loix de l'Etat ordonna, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre. Il commençoit à devenir problématique, si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat, où la forme du gouvernement entierement absoluë, ne lui laissoit pas craindre une désobéïssance. Il avoit déja

mandé secrettement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rapeller par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoit que six mille : mais il sçavoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre ; & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes.

Pendant que ces soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse qui lui étoit attachée, le Roi de Suede arriva enfin devant Varsovie le 5. Mai 1702. A la premiere sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps de gardes par tout, ordonna aux Habitans de venir remettre toutes leurs armes ; mais content de les désarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie : il fit

bien ſurpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de conſommer ſon ouvrage, prétendoit garder juſqu'au bout la décence de ſon caractere, & chaſſer ſon Roi avec les dehors reſpectueux d'un bon ſujet : il lui fit entendre que le Roi de Suede paroiſſoit diſpoſé à un accommodement raiſonnable, & demanda humblement la permiſſion d'aller le trouver. Le Roi Auguſte accorda ce qu'il ne pouvoit refuſer, c'eſt-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat couvrant ainſi le ſcandale de ſa conduite, en y ajoûtant la perfidie, courut incontinent voir le Roi de Suede, auquel il n'avoit point encore oſé ſe preſenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varſovie, mais ſans les ceremonies dont on avoit uſé avec les Ambaſſadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, des groſſes bottes, des gands de buffle qui lui venoient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſerie, où étoient le Duc de Holſtein ſon beau-frere, le Comte Piper ſon premier Miniſtre, & pluſieurs Officiers généraux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal ; ils eurent enſemble debout

une conférence d'un quart-d'heure, que Charles finit en disant tout haut : Je ne donnerai point la paix aux Polonois, qu'ils n'ayent élû un autre Roi. Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit sçavoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au Vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxones étoient arrivées des frontiéres de Saxe : la noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la derniere goute de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'armée de la Couronne, il alla pour la premiere fois chercher en personne le Roi de Suede. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en presence le 19. Juillet de cette année 1702. dans une

vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la premiere volée qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la cavalerie Suedoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort : on lui dit que oüi : il ne répondit rien : quelques larmes tomberent de ses yeux ; il se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu de ses ennemis, à la tête de ses Gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais l'ascendant des Suedois l'emporta. Charles gagna une victoire complette. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurerent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne qui fuyoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au Vainqueur. Il les fit rompre, & prit le château d'assaut. Ses soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinssent de piller après la victoire, ne maltraiterent aucun bourgeois; mais le Roi fit payer aux habitans la témérité de leur resistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien résolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le raporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. est mort de sa chûte. Cette fausse nouvelle crûë quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement, & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin tous les ordres du Royaume déja convoquez à Sendomir. La foule y fut grande : peu de Palatinats refuserent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se

faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir. La Diéte fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suede : mais le mouvement étoit déja donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçûë : tous ses membres jurerent de demeurer fidéles à leur Souverain.

Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste, vint à la Diéte de Lublin : il y baisa la main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la premiere partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette Diéte fut que la République de Pologne entretiendroit une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain; qu'on donneroit six semaines aux Suedois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & pareil terme aux Princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces déliberations Charles XII. guéri de sa blessure, renversoit tout

devant lui. Toûjours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle assemblée à Varsovie, pour l'oposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui représentoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanoüir dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie ; que les combats qui se donnoient souvent dans ces provinces entre les Suedois & les Russes, n'êtoient pas toûjours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin sa présence y seroit peut-être bien-tôt nécessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans les actions, leur répondit : „ Quand „ je devrois rester ici cinquante ans, je „ n'en sortirai point que je n'aye détrôné „ le Roi de Pologne.

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procedez dans les loix du royaume ; loix toûjours équivoques, que chaque parti interprete à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui ayant augmenté ses troupes victorieuses

de ſix mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suede, il marcha contre les reſtes de l'armée Saxonne qu'il avoit battuë à Cliſſau, & qui avoit eu le tems de ſe rallier & de ſe groſſir pendant que ſa chûte de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ſes aproches, & ſe retiroit vers la Pruſſe au Nord-Oüeſt de Varſovie. La riviere du Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles paſſe à la nage à la tête de ſa cavalerie; ſon infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pultusk. Le général Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suede dans ſa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, ſûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſoit. La terreur de ſes armes étoit ſi grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à ſon aproche ſans rendre de combat. Le Général Stenau fit ferme un moment avec deux régimens: le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite generale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincuë. Les Suedois ne firent pas mille priſonniers, & ne tuérent pas ſix cens hommes, ayant plus de peine à les pourſuivre, qu'à les défaire.

Auguste à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtez, se retira en hâte dans Thorn ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles dans tant de marches si vives, traversant des rivieres à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derriere ses cavaliers, n'avoit pû amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suede par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toûjours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit d'être remarqué, & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé Lieven qui étoit vêtu d'un habit d'écarlatte galonné d'or ; il craignit que ce Général ne fut trop aperçû, il lui ordonna de se mettre derriere lui, par un mouvement de cette magna-

nimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet.

Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéïr : dans le moment que duroit cette contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absoluë, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singuliérement, le reservoit à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réüssissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renchild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suedois sous divers Généraux, répan-

dus au Nord & à l'Orient sur les frontiéres de la Moscovie, arrêtoient les efforts de l'Empire des Russes ; & Charles étoit à l'Occident à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes victorieuses.

Le Dannemark lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. L'Electeur de Brandebourg qui avoit acquis le titre de Roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suede si près de ses Etats. Son grand-pere avoit été dépoüillé de la plus belle partie de la Pomeranie par Gustave-Adolphe. Il n'avoit de sûreté pour le reste que la modération de Charles. Plus loin en tirant vers le Sud-Oüest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le Duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suede, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Ocean Germanique jusques assez près de l'embouchure du Boristhéne, ce qui fait la largeur de l'Europe ; & jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entiére. Ses vaisseaux maîtres de la

mer Baltique, étoient employez à transporter dans son païs les prisonniers faits en Pologne. La Suede tranquille au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & joüissoit de la gloire de son Roi sans en porter le poids; puisque ses troupes victorieuses étoient payées & entretenuës aux dépens des vaincus.

Dans ce silence géneral du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzik, ville riche & libre, qui joüit avec Thorn & Elbing, des mêmes privileges en Pologne, que les villes Imperiales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suede & quelques Princes Allemans: & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de Steinbock, un des Géneraux Suedois assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & lui proposa de leur vendre de la

poudre & quelques munitions. Le Magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'oſa ni le refuſer, ni lui accorder nettement ſes demandes. Le Général Steinbock ſe fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya ſon refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivez devant Thorn, on commença le ſiége le 22 Septembre.

Rovel, Gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garniſon. Au bout de ce tems, il fut forcé de ſe rendre à diſcrétion. La garniſon fut faite priſonniere de guerre, & envoyée en Suede. Rovel fut preſenté déſarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occaſion d'honorer le mérite dans ſes ennemis, lui donna une épée de ſa main, lui fit un preſent conſidérable en argent, & le renvoya ſur ſa parole. L'honneur qu'avoit la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic, le fondateur du vrai ſiſtême du monde, ne lui ſervit de rien auprès d'un Vainqueur trop peu inſtruit de ces matiéres, & qui ne ſçavoit encore récompenſer que la valeur.

La ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus ; contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondé par les Chevaliers Teutons, & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois ; elle balança trop à donner passage aux troupes Suedoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzick. Charles y entra le 13. de Decembre, à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantez se jetterent à genoux dans les ruës, & lui demanderent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus ; il y avoit dans la ville deux cens piéces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie, toûjours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concor-

de & d'obéissance, mais accompagné de trois mille soldats levez dans ses terres. Enfin il leva le masque, & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'assemblée, *Auguste Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône étoit vacant. La session de ce jour n'étoit pas encore finie, lorsqu'un courier du Roi de Suede, aporte une lettre de ce Monarque à l'assemblée. Le Cardinal ouvre la lettre: elle contenoit un ordre en forme de priere, d'élire pour Roi le Prince Jacques Sobieski: on se disposa à obéir avec joye, & on fixa même le jour de l'élection. Jacques Sobieski étoit alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit portée son pere. Il en recevoit les complimens; & quelques flatteurs lui avoient même déja donné le titre de Majesté, en lui parlant. Il étoit un jour a la chasse à quelques lieuës de Breslau avec le Prince Constantin l'un de ses freres: trente cavaliers Saxons envoyez secrettement par le Roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlévent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent conduits à Leipsik où l'on les en-

ferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du Cardinal & de l'assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joue des têtes Couronnées, mit presque dans le même tems le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieuës de Cracovie, se reposant sur une garde avancée postée à quelque distance, lorsque le Général Renchild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le Général Renchild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fuit jusqu'à Sandomir : le Général Suedois l'y suivit encore ; & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du Roi Auguste traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il couroit tantôt en Saxe où ses ressources étoient épuisées ; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le Roi de Suede victorieux & tranquille regnoit

en Pologne plus abſolument que n'avoit jamais fait Auguſte.

Le Comte Piper qui avoit dans l'eſprit autant de politique, que ſon Maître avoit de grandeur dans le ſien, propoſa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repreſentoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un Royaume, qui lui étoit déja ſoûmis. Il le tentoit par le tître de défenſeur *de la Religion Evangelique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aiſé, diſoit-il, de faire en Pologne ce que Guſtave Vaſa avoit fait en Suede, d'y établir le Lutheraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la Nobleſſe & du Clergé. Charles fut tenté un moment; mais la gloire étoit ſon idole. Il lui ſacrifia ſon interêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des Royaumes: il ajoûta en ſouriant: Vous êtiez fait pour être le Miniſtre d'un Prince Italien.

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe-Royale qui apartient à la Pologne; il portoit de-là ſa vûë ſur ce qui ſe paſſoit à Varſovie, & te-

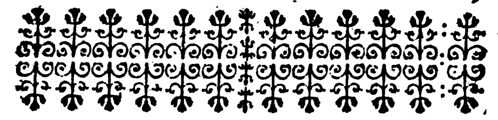
noit en respect les Puissances voisines. Le Prince Alexandre, frere des deux Sobieski enlevez en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aisée, & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au Prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suede, le Comte Piper, tous ses amis, & surtout le jeune Palatin de Posnanie Stanislas Lecsinsky, le presserent d'accepter la Couronne : il fut inébranlable. Les Princes voisins aprirent avec étonnement ce refus inoüi, & ne sçavoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suede qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la Couronne de Pologne, ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.

ARGUMENT du troisiéme Livre.

STanislas Lecsinsky élû Roi de Pologne : Mort du Cardinal Primat : belle retraite du Général Shullémbourg : exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Fravenstad : Charles entre en Saxe : paix d'Alrandstad : Auguste abdique la Couronne, & la céde à Stanislas. Le Général Patkul Plénipotentiaire du Czar, est roüé & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes : il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

HIS-



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIE'ME.

DAns ces conjonctures le jeune Stanislas Lecsinsky, étoit alors député de l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au Roi de Suede de plusieurs différens survenus dans le tems de l'enlévement du Prince Jacques. Stanislas avoit une phisionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi Auguste, de l'Assemblée,

du Cardinal Primat, & des interêts differens qui divisoient la Pologne, frapa Charles XII. Ce Prince se connoissoit en hommes; il avoit réussi dans le choix qu'il avoit fait de ses Généraux & de ses Ministres. Il prolongea exprés la conférence pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut: qu'il n'avoit jamais vû d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractere du Palatin Lecsinsky; il sçut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toûjours sur une espéce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat, liberal, adoré de ses vassaux; & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connoissoit de liaisons que celles de l'interêt & de la faction.

Ce caractere qui avoit en beaucoup de choses du raport avec le sien, le détermina entiérement. Il ne prit conseil de personne; & sans aucune intrigue, sans même aucune délibération publique, il dit à deux de ses Généraux, en montrant Lecsinsky: Voilà le Roi qu'auront les Polonois.

La résolution étoit prise, & Stanislas n'en sçavoit rien encore, quand le Cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prelat étoit Roi dans l'interregne, & vouloit prolonger son autorité passagere : Charles lui demanda quel homme il croyoit en Pologne digne de regner. Je n'en connois que trois, dit le Cardinal. Le premier est le Prince Sapieha; mais son humeur imperieuse, cruelle & despotique ne convient point à un peuple libre. Le second est Lubormiski, grand Général de la Couronne; mais il est trop vieux, & soupçonné d'aimer trop l'argent. Le troisiéme est le Palatin de Posnanie, plus digne du trône que les deux autres, si son peu d'experience ne le rendoit pas inhabile à gouverner une nation si difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclusion à ceux mêmes qu'il proposoit, & vouloit faire croire incapables de regner les seuls qu'il avoit dit en être dignes: Le Roi de Suede finit la conversation en lui disant, que Stanislas Lecsinsky seroit sur le trône.

A peine le Cardinal sortoit d'auprès du Roi qu'il reçoit un courier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il aprend par les lettres qu'elle lui envoye, qu'elle veut marier sa fille au fils de Lubormisky,

& le conjure de tout employer auprès du Roy, pour donner la couronne de Pologne au pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubormisky des impressions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épuisa toute son adresse pour amener le Roi de Suede insensiblement au nouvel interêt qu'il embrassoit : il essaya de le détourner sur tout du choix de Stanislas : Mais qu'avés-vous dit le Roi, à alléguer contre lui ? Sire, dit le Prélat, il est trop jeune. Le Roi répliqua séchement, il est à peu près de mon âge ; tourna le dos au Prélat, & aussi-tôt envoya le Comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours ; & qu'il falloit élire Stanislas Lecsinsky.

Le Comte de Hoorn arriva le 7. de Juillet; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une election où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suede arriva lui-même *incognito* à Varsovie : alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne se point trouver à l'élection, il se réduisit à la neu-

tralité, ſans vouloir ſeconder ni traverſer la réſolution du Roi de Suede, ſe ménageant encore entre Auguſte & Staniſlas, & attendant l'occaſion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu; on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette cérémonie; l'Evêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva ſuivi de pluſieurs Caſtellans & d'une foule de Gentilshommes du parti. Le Roi de Suede s'étoit gliſſé parmi eux pour y joüir en ſecret de ſa puiſſance. Le Comte de Hoorn & deux autres Officiers généraux aſſiſtoient publiquement à cette ſolemnité, comme Ambaſſadeurs extraordinaires de Charles auprès de la République. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir: l'Evêque de Poſnanie la finit en déclarant au nom de la Diéte *Staniſlas* élu Roi de Pologne: Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier, *vivat*; tous les bonnets ſauterent en l'air, & le bruit des acclamatoins étouffa les cris des opoſans.

Il ne ſervit de rien au Cardinal Primat & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être abſentés de l'élec-

tion. Il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : il les reçût comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du Roi de Suede. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Le nom de Roi ne changea rien dans les mœurs de Stanislas : il ne fit seulement que tourner ses talens du côté de la guerre ; un orage venoit de le mettre sur le trône, un autre orage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à conquérir la moitié de son nouveau Royaume, & à s'affermir dans l'autre : traité de souverain à Varsovie, & de rebelle à Sandomir, il se prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son armée devant Leopold, capitale du grand Palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours à

cause des fortifications que le Roi Auguste y avoit faites. Le Conquérant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se débanderent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Leopold. Elles se rangerent en bataille dans la grande place. Là ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le Roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des Habitans qui auroient des effets apartenans au Roi Auguste ou à ses adhérans, les aportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu oserent désobéir : on aporta au Roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle, & de choses précieuses.

Le commencement du regne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien different. Quelques affaires qui demandoient absolument sa presence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui, sa mere, sa femme, & ses deux filles, dont l'une alors âgée seulement d'un an, a été depuis Reine de France. Le Cardinal Pri-

mat, l'Evêque de Posnanie, & quelques Grands de Pologne composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la Couronne, depuis peu passés à son service; mais dont la fidelité n'avoit point encore été éprouvée. Le général Hoorn, Gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suedois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Leopold. Tout-à-coup il aprend qu'une armée nombreuse aproche de la ville. c'étoit le Roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais Géneral ait faites, ayant donné le change au Roi de Suede, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sûres: Auguste avoit des intelligences dans la ville: si Stanislas demeuroit, il étoit perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises ausquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers sur les frontieres de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins differens,

Le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. aprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir, une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escortoit sa famille. On envoya en Posnanie ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le Général Hoorn qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suede, il demeura avec ses quinze cens Suedois dans le Château.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque Habitant fut taxé au-delà de ses forces & maltraité par le soldat. Le Palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confederés, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagere, c'est qu'un Nonce du Pape qui étoit venu avec le Roi Auguste, demanda au nom de son Maître qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie comme justiciable de la Cour de Rome,

en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis ſur le trône par les armes d'un Luthérien.

La Cour de Rome qui a toûjours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avoit depuis très-long-tems établi en Pologne une eſpéce de Juriſdiction, à la tête de laquelle eſt le Nonce du Pape: ces Miniſtres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir reveré par la multitude, mais toûjours conteſté par les plus ſages. Ils s'étoient attribué le droit de juger toutes les cauſes des Eccleſiaſtiques, & avoient ſur tout dans les tems de troubles uſurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans leſquelles ils ſe ſont maintenus juſques vers l'année 1728. où l'on vient de retrancher ces abus, qui ne ſont jamais réformez que lorſqu'ils ſont devenus tout-à-fait intolerables

Le Roi Auguſte bien aiſe de punir l'Evêque de Poſnanie avec bienſéance, & de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il ſe ſeroit élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque, après avoir vû piller ſa maiſon, fut porté par des ſoldats chez

le Ministre Italien, & envoyé en Saxe où il mourut. Le Comte de Hoorn essuya dans le château où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il fut forcé de battre la chamade, & resta prisonnier de guerre avec ses quinze cens Suedois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Le Comte de Hoorn relâché sur sa parole, arriva à Leopold peu de tems aprés Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au Roi de Suede, de ce que Sa Majesté n'avoit pas sécouru Varsovie. Consolez-vous, mon pauvre Comte, lui dit le Roi, il faut bien laisser quelque chose à faire au Roi Auguste pour l'amuser ; sans cela il s'ennuyeroit de nous avoir si long-tems chez lui : mais croyez-moi, il ne joüira pas de cet avantage.

En effet, le dernier effort que venoit de tenter Auguste, étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere disgrace, des recruës de Saxons qui n'avoient point encore vû de guerres, des Cosaques vaga-

bonds plus propres à dépoüiller des vaincus, qu'à vaincre. Tous trembloient au ſeul nom du Roi de Suede.

Ce Conquérant accompagné du Roi Staniſlas alla chercher ſon ennemi à la tête de l'élite de ſes troupes. L'armée Saxonne fuyoit par tout devant lui. Les villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avoit point de jour qui ne fût ſignalé par quelque avantage. Les ſuccès devenoient trop familiers à Charles. Il diſoit que c'étoit aller à la chaſſe plûtôt que faire la guerre, & ſe plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguſte confia pour quelque tems le commandement de ſon armée au Comte de Shullembourg, Général très-habile, & qui avoit beſoin de toute ſon expérience à la tête d'une armée découragée. Il ſongea plus à conſerver les troupes de ſon Maître, qu'à vaincre : il faiſoit la guerre avec adreſſe, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des paſſages avantageux, ſacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à ſon infanterie de ſe retirer en ſûreté.

Après bien des ruſes & des contremarches, il ſe trouva près de Punits dans le palatinat de Poſnanie, croyant que le Roi

de

de Suede & le Roi Stanislas étoient à plus de cinquante lieuës de lui. Il aprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Shullembourg n'avoit pas mille cavaliers & plus de huit mille fantassins : il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suede, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toûjours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemans, que l'infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des Généraux Suedois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré. Le premier rang mit un genou en terre : il étoit armé de piques & de fusils; les soldats extrêmement serrez presentoient aux chevaux des ennemis une espéce de rempart hérissé de piques & de bayonnettes : le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tiroit par-dessus, & le troisiéme debout faisoit feu en même-tems derriére les deux autres. Les Suedois fon-

dirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler ; les coups de fusil, de pique & de bayonnette effaroucherent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suedois n'attaquerent qu'en désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Shullembourg étoit détruite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le Roi de Suede qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Généraux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suedois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Shullembourg ceda enfin, mais ses troupes ne furent pas rompuës. Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, à trois lieuës du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit ; que

les deux Rois paroissent tout à coup derriere lui.

Au de-là de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le Général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suedois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suedoise. Au sortir de ce bois coule la riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. Shullembourg avoit envoyé en diligence rassembler des batteaux ; il fait passer la riviere à sa troupe qui étoit déja diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Shullembourg étoit à l'autre bord. Jamais Général ne s'étoit retiré avec tant d'art, & jamais Vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Shullembourg dépendoit d'échaper au Roi de Suede ; le Roi de son côté croyoit sa gloire interessée à prendre Shullembourg & le reste de son armée ; il ne perd point de tems, il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermez entre cette riviere de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silé-

fle, & qui eſt déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de Shullembourg paroiſſoit inévitable : il eſſaya encore de ſe tirer de cette extrêmité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui ſont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui reſtoit plus que quatre mille hommes ; un moulin qu'il remplit de grenadiers, étoit à ſa droite, un marais à ſa gauche, il avoit un foſſé devant lui, & ſon arriéregarde étoit ſur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverſer ce fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive, attaque auſſi-tôt le moulin, perſuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périſſent ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils ſe rendent à diſcretion avec leur Général. Cependant les radaux étoient prêts, les Saxons traverſoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorerent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : Aujourd'hui Shullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Shullembourg n'étoit guéres utile au Roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déja, non sans raison, pour la capitale de ses Etats héréditaires.

Charles XII. voyoit la Pologne soumise ; ses Généraux, à son exemple, venoient de battre en Curlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne se montroient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuyent, & qui reparoissent pour fuir encore.

Partout où se trouvoient les Suedois, ils se croyoient sûrs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varsovie, & qui l'en avoit chassé, l'y rapella encore aux acclamations d'une foule de noblesse que le sort des armes lui attachoit. Une Diéte y fut convoquée, tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eut que la Cour de Rome seule qui le traversât.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour

le Roi Auguste, qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion Catholique. Clement XI. alors Pape envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & sur-tout au Cardinal Primat, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication s'ils osoient assister au sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du Roi Auguste.

Le Primat retiré alors à Dantzik, étoit soupçonné d'avoir fait lui-même venir ces brefs de Rome pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ses mains. Si ces brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéïssent par foiblesse, & que la plûpart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fussent reçûës dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrettement les brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm; ce Prélat très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit

ofé se charger d'une telle piéce. Le Franciscain répondit que c'étoit par l'ordre de son Géneral. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préferablement à ceux du Général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du Roi de Suede, par lequel il étoit défendu à tous Ecclesiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-griéves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites sevérités, afin que Stanislas ne fût point broüillé avec le Clergé à son avénement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes veritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzik pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire; mais comme sa politique étoit de ne ja-

mais rien faire ſans prétexte, il voulut préparer une excuſe légitime à ſon refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du Pape à la porte de ſa propre maiſon. Le Magiſtrat de DANTZIK indigné fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content: il avoit une raiſon pour ne point ſacrer le nouveau Roi; & il ſe ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguſte, Staniſlas, & le Pape. Il mourut peu de jours après laiſſant ſon Pays dans une confuſion affreuſe. Et comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguſte en mourant pour lui demander pardon.

Le ſacre ſe fit tranquillement & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varſovie, malgré l'uſage où l'on eſt en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Staniſlas Lecſinsky, & ſa femme Charlotte OPALINSKY furent ſacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Leopold, aſſiſté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit la ceremonie *incognito*, comme il avoit vû l'élection: unique fruit qu'il retiroit de ſes conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Po-

logne soumise, que le Dannemarck n'osoit le troubler, que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses Etats héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à en montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissoit dans ses troupes; il avoit de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons Officiers: il sçavoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Généraux avoient apris & à bien combattre, & selon le besoin, à ne combattre pas: bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suedois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, & de l'absence du Roi de Suede, il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siége régulier; & après avoir empêché qu'elle ne fût secouruë par mer & par terre. Les Soldats maîtres de la ville coururent au pillage, ils s'abandonnerent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés,

pour arrêter le désordre & le massacre: il arracha lui-même des femmes des mains des soldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva dans l'Hôtel de Ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblérent. " Ce n'est point du sang „ des Habitans que cette épée est teinte, „ mais de celui des Moscovites, que j'ai „ répandu pour sauver vos vies. „

Le Czar aspiroit à plus qu'à détruire des villes. Il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Isle marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golphe de Finlande: lui-même traça le plan de sa ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & déserte, qui n'étoit qu'un amas de bouë pendant le court Eté de ces climats, &

dans l'Hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts ſans route, & des marais profonds; & qui n'avoit été juſqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit raſſemblés de toutes les extrêmités de ſes Etats. Les Payſans du Royaume d'Aſtracan, & ceux qui habitent les frontieres de la Chine, furent tranſportés à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, ſecher des marais, élever des digues avant de jetter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le Czar s'obſtina à peupler un Pays qui ſembloit n'être pas deſtiné pour les hommes: ni les inondations qui ruinerent ſes ouvrages, ni la ſtérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit périr deux cens mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réſolution. Il eſt difficile de prévoir ſi cette colonie ſubſiſtera long-tems; mais la poſtérité ſera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obſtacles que la nature, le génie des Peuples, & une guerre malheureuſe, y aportoient. Petersbourg étoit déja une ville en 1705. & ſon port étoit

rempli de vaiſſeaux. L'Empereur y attiroit les étrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat ſauvage. Sur tout il avoit rendu Peterſbourg inacceſſible aux efforts des ennemis : les Généraux Suedois qui battoient ſouvent ſes troupes par tout ailleurs, n'avoient pû endommager cette colonie naiſſante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en ſe créant ainſi de nouveaux Etats, tendoit toûjours la main au Roi Auguſte qui perdoit les ſiens ; il lui perſuada par le General Patkul, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, & alors Ambaſſadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le Roi Auguſte y vint avec quelques troupes, accompagné du Général Shullembourg, que ſon paſſage de l'Oder avoit rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettoit ſa derniere eſperance. Le Czar y arriva, faiſant marcher après lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguſte détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant

donnant leurs Païs aux troupes Moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du Czar ſe diviſeroit en pluſieurs corps pour arrêter le Roi de Suede à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûë, que le Roi Auguſte inſtitua l'ordre de l'Aigle blanche, foible reſſource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'eſt Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une maniere extraodinaire. Le Czar partit ſoudainement & laiſſa ſes troupes à ſon allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il étoit menacé à Aſtracan. A peine étoit-il parti que le Roi Auguſte ordonna que Patkul fût arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il osât, contre le droit des gens & en aparence contre ſes interêts, mettre en priſon l'Ambaſſadeur du ſeul Prince qui le protegeoit.

Tel étoit le nœud ſecret de cet événement. Patkul proſcrit en Suede pour avoir ſoutenu les privileges de la Livonie ſa Patrie, avoit été Général du Roi Auguſte; mais ſon eſprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général Fleming, favori du Roi, plus imperieux

& plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors Général & Ambassadeur auprès d'Auguste. C'étoit un esprit Pénétrant; il avoit démêlé que les vûës de Fleming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la Paix au Roi de Suede à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accomodement entre le Czar & la Suede. Le Chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisit de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître: mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisés en plusieurs petits corps, brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas, de l'autre Shullembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suedois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquerent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre: mais si vivement, qu'un Général Moscovite étoit battu avant qu'il sçût la défaite de son compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtoit le Vainqueur; s'il ſe trouvoit une riviere entre les ennemis & lui, Charles XII. & ſes Suedois la paſſoient à la nage: Un parti Suedois prit le bagage d'Auguſte, où il y avoit deux cens mille écus d'argent monnoyé: Staniſlas ſaiſit huit cens mille ducats apartenans au Prince Menzikof Général Moſcovite. Charles à la tête de ſa cavalerie faiſoit ſouvent trente lieuës en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſeroit rendu. Les Moſcovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuïoient en déſordre au-delà du Boriſténe.

Tandis que Charles chaſſoit devant lui les Moſcovites juſqu'au fond de la Lithuanie, Shullembourg repaſſa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au grand Maréchal Renchild, qui paſſoit pour le meilleur Général de Charles XII. & que l'on apelloit le Parménion de l'Alexandre du Nord.

Ces deux illuſtres Généraux qui ſembloient participer à la deſtinée de leurs Maîtres, ſe rencontrerent aſſez près de Punits dans un lieu nommé Fravenſtad, territoire déja fatal aux troupes d'Auguſte. Renchild n'avoit que treize bataillons & vingt-deux eſcadrons qui faiſoient en tout

près de dix mille hommes: Shullembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinés en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris qui joignoient la férocité Russienne à la discipline Allemande. Cette bataille de Fravenstad se donna le 12. Février 1706. mais ce même Général Shullembourg qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du Roi de Suede, succomba sous celle du Général Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résistèrent pas un moment, les Moscovites jetterent leurs armes dès qu'ils virent les Suedois; l'épouvante fut si subite, & le désordre si grand, que les vainqueurs trouverent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avoit jettés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuse; & cependant jamais Général n'avoit fait une si belle disposition que Shullembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suedois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des évenemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un

régiment entier de François : ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hocsted si funeste à la grandeur de Loüis XIV. Ils avoient passé depuis au service du Roi Auguste, qui en avoit fait un régiment de dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la maison de Joyeuse. Le Colonel fut tué à la premiere ou plûtôt à la seule charge des Suedois : le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces François demanderent à servir Charles XII. & ils furent reçûs à son service : par une destinée singuliere qui les réservoit à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demanderent la vie à genoux : mais Renchild les fit massacrer inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont il n'eût sçû que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie apprit cette nouvelle victoire : mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie : il ne put s'empêcher de dire : *Renchild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressource ; il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux régimens Moscovites ; deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au Vainqueur : mais son malheur fut au comble, quand il sçut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La Diéte de Ratisbonne qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solemnelles, déclara le Roi de Suede ennemi de l'Empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée : cela même le détermina à venir plûtôt en Allemagne.

A son aproche les villages furent déserts ; les Habitans fuïoient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague ; il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la Paix ; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traitez comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on sçavoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartez. Il choisit son camp à Altranſ-

tad près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe : il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eût conduit sur le lieu : „ J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, „ Dieu m'accordera peut-être un jour une „ mort aussi glorieuse.

De ce camp, il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir ; il la taxa à six cens vingt-cinq mille rixdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligez de fournir à chaque soldat Suedois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biére, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que châque hôte chez qui les soldats logeroient, donneroit des certificats tous les mois de leur conduite ; faute de quoi le soldat n'auroit point sa paye. Des inspecteurs alloient de plus tous les quinze jours de

maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suedois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient ſoin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On ſçait ſous quelle diſcipline ſévére vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier ſignal. Les Suedois ſe vantent encore aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſerverent en Saxe; & cependant les Saxons ſe plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent: contradictions qui ſeroient impoſſibles à concilier, ſi l'on ne ſçavoit combien les hommes voïent differemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits; & que les vaincus ne priſſent les plus legeres lézions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi ſe promenant à cheval près de Leipſik, un païſan Saxon vint ſe jetter à ſes pieds pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le Roi fit venir le ſoldat: Eſt-il vrai, dit-il, d'un viſage ſévére, que vous avez volé cet homme? Sire, dit le ſoldat, je ne lui ai

pas fait tant de mal que Vôtre Majesté en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon. Le Roi donna dix ducats de sa main au païsan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.

La grande foire de Leipsik se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sûreté entiére ; on ne vit pas un soldat Suedois dans la foire : on eût dit que l'armée du Roi de Suede n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du païs. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stokolm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume & de son Electorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la lettre, conjointement avec Monsieur Finsten référendaire du Conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs, & son blanc signé : *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables*

& chrétiennes. Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soûmission au Vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arriverent de nuit au camp de Charles XII. ils eurent une audience secrette. Le Roi lut la lettre. « Messieurs, „ dit-il aux Plénipotentiaires, vous au-„ rez dans un moment ma réponse. » Il se retira aussi-tôt dans son cabinet, & écrivit ce qui suit :

JE consens de donner la paix aux conditions suivantes, ausquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1°. *Que le Roi Auguste renonce pour jamais à la Couronne de Pologne : qu'il reconnoisse Stanislas pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2°. *Qu'il renonce à tous autres traitez, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3°. *Qu'il renvoye avec honneur en mon camp les Princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il a pû faire.*

4°. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procedure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantez de la dureté de ces propositions: Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suede. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondoit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : Telle est la volonté du Roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son Vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff Généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques

troupes Polonoiſes & Saxones qui faiſoient en tout ſix mille hommes. Environné avec ce petit corps, de l'armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrît ſa négociation. Il ſe voyoit en même-tems détrôné par ſon ennemi, & en danger d'être arrêté priſonnier par ſon allié. Dans cette circonſtance délicate, l'armée ſe trouva en preſence d'un des Généraux Suedois nommé Maderfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Poſnanie. Le Prince Menzikoff preſſa le Roi Auguſte de donner bataille. Le Roi très-embarraſſé différa ſous divers prétextes; car quoique les ennemis fuſſent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suedois dans l'armée de Maderfeld; & ç'en étoit aſſez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suedois pendant les négociations, & la perdre, c'étoit creuſer l'abîme où il étoit; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du ſecret de la paix, & l'avertir de ſe retirer : mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le Général Maderfeld crut qu'on lui tendoit un piége pour l'intimider; & ſur cela ſeul il réſolut de riſquer le combat.

Les

Les Moſcovites vainquirent ce jour-là les Suedois en bataille rangée pour la premiere fois. Cette victoire que le Roi Auguſte remporta preſque malgré lui, fut complette ; il entra triomphant au milieu de ſa mauvaiſe fortune dans Varſovie, autrefois ſa capitale, ville alors demantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur tel qu'il fût, & à reconnoître le plus fort pour ſon Roi. Il fut tenté de ſaiſir ce moment de proſperité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suede avec l'armée Moſcovite. Mais ayant réflêchi que Charles XII. étoit à la tête d'une armée Suedoiſe, juſqu'alors invincible ; que les Moſcovites l'abandonneroient au premier bruit de ſon traité commencé ; que la Saxe, ſon païs héréditaire, déja épuiſée d'argent & d'hommes, ſeroit ravagée également par les Moſcovites & par les Suedois ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le ſecourir ; qu'il demeureroit ſans Etats, ſans argent, ſans amis ; il conçut qu'il falloit fléchir ſous la loi qu'impoſoit le Roi de Suede. Cette loi ne devint que plus dure, quand Charles eût apris que le Roi Auguſte avoit attaqué ſes troupes pendant la négociation. Sa colere, & le plaiſir d'humilier davantage un ennemi qui ve-

noit de le vaincre, le rendirent plus inflexible ſur tous les articles du traité. Ainſi la victoire du Roi Auguſte ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe ; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie, lorſque Finſten, l'un de ſes Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. Auguſte héſita, mais il ſigna, & partit pour la Saxe, dans la vaine eſperance que ſa préſence pourroit fléchir le Roi de Suede, & que ſon ennemi ſe ſouviendroit peut-être des anciennes alliances de leurs maiſons, & du ſang qui les uniſſoit.

Ces deux Princes ſe virent pour la premiere fois dans un lieu nommé Gunterſdorf, au quartier du Comte Piper, ſans aucune céremonie. Charles XII. étoit en groſſes bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir autour du col : ſon habit étoit comme à l'ordinaire d'un gros drap bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit ſervi à la bataille de Narva, & ſur le pommeau de laquelle il s'appuyoit ſouvent. La converſation ne roula que ſur cet étrange habillement & ſur ces

grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une Couronne à l'autre. Auguste sur-tout parloit avec un air de complaisance & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoûtumez aux grandes affaires sçavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînérent depuis plusieurs fois ensemble. Charles affecta toûjours de donner la droite au Roi Auguste: mais loin de relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures; il voulut que le Roi Electeur, non-seulement envoyât à Stanislas les pierreries & les archives de la Couronne; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de félicitation sur son avénement. Il insista sur-tout qu'on lui livrât sans différer le General Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son rival la lettre suivante.

MONSIEUR ET FRERE,

Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suede, je ne puis m'empêcher de féliciter Vôtre Majesté sur son

avénement à la Couronne, quoique peut-être le traité avantageux que le Roi de Suede vient de conclure pour Vôtre Majesté, m'eût dû dispenser de ce commerce; toutefois je félicite Vôtre Majesté, priant Dieu que vos sujets vous soient plus fidéles qu'ils ne me l'ont été.

AUGUSTE, Roi.

A Leipsik 8. *Avril* 1707.

Stanislas répondit:

MONSIEUR ET FRERE.

La correspondance de Vôtre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au Roi de Suede: je suis sensible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites sur mon avénement; j'espére que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité, puisque j'observerai les Loix du Royaume.

STANISLAS, Roi de Pologne.

Le Roi Stanislas vint lui-même à Leipsik: il y rencontra un jour le Roi Auguste; mais ces Princes se saluerent sans se parler. C'étoit le comble du triomphe de

Charles XII. de voir dans sa Cour deux Rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre détrôné par ses armes.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fît effacer des prieres publiques, ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces Princes au sortir de leur prison refuserent de le voir ; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit hautement comme son Ambassadeur ; de l'autre le Roi de Suede exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Conisting en Saxe. Le Roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en mêmetems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suedoises ; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sçachant que Patkul étoit très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions

du Roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandez pour saisir le prisonnier arriverent, & le livrerent immédiatement à quatre capitaines Suedois, qui l'emmenerent d'abord au quartier general d'Alranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles oubliant que Patkul étoit Ambassadeur du Czar, & se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au Conseil de guerre de le juger avec la derniére rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui aprendre le genre du suplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soûtenu par la gloire, ni par la colere, uniques sources de l'intrépidité des hommes, répandit un torrent de larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une dame Saxonne, nommée madame d'Ensilden, qui avoit de la naissance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems même

qu'on le livra au ſuplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſûrer qu'il mouroit plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eût conduit au lieu du ſuplice, & qu'il vit les roües & les pieux dreſſez, il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejetta dans les bras du Miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un officier Suedois lut à haute voix un papier, dans lequel étoient ces paroles.

„ On fait ſçavoir que l'ordre très-exprès de Sa Majeſté, nôtre Seigneur „ très-clément, eſt que cet homme qui „ eſt traître à la patrie, ſoit roüé & „ écartelé pour réparation de ſes crimes, „ & pour l'exemple des autres. Que cha„ cun ſe donne de garde de la trahiſon, „ & ſerve ſon Roi fidélement. „ A ces mots de *Prince très-clément*. Quelle clémence! dit Patkul: & à ceux de *traître à la patrie*. Hélas, dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſuplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné Jean-Reinold Patkul, Ambaſſadeur & Général de l'Empereur de Moſcovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon Roi, diſoient qu'il avoit mérité la mort; ceux qui le regar-

doient comme un Livonien né dans une Province laquelle avoit des privileges à défendre, & qui se souvenoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'apelloient le martir de la liberté de son Pays. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul Roi de Suede élevé dans les principes du Despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers resterent exposés sur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Alranstad : on les lui aporta à Varsovie dans une cassette, en présence de l'Envoyé de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étoient présens, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au Général Fléming, favori, & depuis premier Ministre du Roi Auguste. Flé-

ming étoit né dans la Poméranie Suedoiſe ; & quoique dès ſon enfance il eût été attaché à l'Electeur de Saxe, Charles le regardoit toûjours comme ſon ſujet : il demanda long-tems qu'il lui fût livré. Fléming qui voyoit ſon maître hors d'état de rien refuſer, prit le parti de ſe retirer en Pruſſe. De-là il écrivit au Roi Staniſlas, avec lequel il avoit été lié en Pologne, pour le ſuplier d'obtenir du Roi de Suede qu'il ceſsât cette proſcription contre lui. Staniſlas en parla avec chaleur ; il réïtera ſes prieres huit jours de ſuite, ſans pouvoir rien obtenir : enfin il ſe jetta preſque aux pieds de Charles qui lui dit : Mon frere, vous le voulez, je vous donne ſa vie ; mais ſouvenez-vous que vous vous en repentirez un jour. En effet Fléming ſervit depuis ſon Maître contre le Roi Staniſlas, beaucoup trop au-delà de ſon devoir.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, Officier dans les troupes Saxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stokolm par Arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette difference de ſuplices dans le même cas, faiſoit trop voir que Charles en faiſant périr Patkul d'une mort ſi cruelle, avoit

plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Paikel après sa condamnation, fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison en présence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la Ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable ; on porta à la monnoye de Stokolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Sénat un raport si juridique, & qui parut si important, que la Reine ayeule de Charles ordonna de suspendre l'execution, jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoyât ses ordres à Stokolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'interêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyoit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé dit ; Je ne m'étonne pas que le Roi de Suede ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale, il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eût apris l'étrange Paix que le Roi Auguste, malgré leurs Traitez, avoit concluë à Alranstad; & que Patkul son Ambassadeur Plénipotentiaire avoit été livré au Roi de Suede au mépris des loix des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats généraux des Provinces-Unies : il apelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées; il les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la Paix d'Alranstad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suede. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugerent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puissan-

ce qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de represailles envers les Officiers Suedois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes: il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suede, que de Suedois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir; Levenhaup, Général du Roi de Suede, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un Pays sans forteresses & plein de factions. Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture, & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes; il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avoit point de garnison Suedoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Leopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi-bien

aussi-bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Leopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnez par la Paix d'Alranstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnez : on y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pû dire quel eût été le veritable.

Pendant les conférences de Leopold, le Czar lié d'interêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suede, obtint secrettement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considerablement ses forces, en aportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageoit à son service par des liberalitez ; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers Généraux & aux Colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish : les Officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapez dans sa nouvelle ville de Petersbourg, où les arts fleurissoient

à mesure qu'il aprenoit à ses troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêcherent la Diéte de Leopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transferer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit: l'assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux: mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces déliberations inutiles, le parti des Princes Sapieha, celui d'Oginski, ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leurs païs. Les troupes Suedoises, commandées par Levenhaup, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient tous les jours les troupes Moscovites. Ils brûloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis; on ne voyoit que des villes en cendre, & des troupes errantes de Polonois dépoüillez de tout, qui détestoient

également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Staniſlas partit d'Alranſtad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le général Renchild, ſeize Regimens Suedois, & beaucoup d'argent, pour apaiſer tous ces troubles en Pologne, & ſe faire reconnoître paiſiblement. Il fut reconnu par tout où il paſſa: la diſcipline de ces troupes qui faiſoit mieux ſentir la barbarie des Moſcovites, lui gagna les eſprits: ſon extrême affabilité lui réünit preſque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connuë. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un païs que ſes troupes avoient déſolé, ſe retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ſes corps d'armées, & où il devoit établir des magazins. Cette retraite laiſſa le Roi Staniſlas paiſible Souverain de preſque toute la Pologne.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes Etats, étoit le Comte Siniauski, grand Général de la Couronne, de la nomination du Roi Auguſte. Cet homme qui avoit d'aſſez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers parti: il ne reconnoiſſoit ni Auguſte, ni Sta-

nislas ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être chef de parti, ne pouvant être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guéres d'autre solde que la liberté de piller impunément son propre païs. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnerent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suede recevoit alors dans son camp d'Alranstad, les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrétienté. Les uns venoient le suplier de quitter les terres de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur : le bruit même s'étoit repandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la Maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs, vint le fameux Jean Duc de Malbouroug, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiegé de Ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint James un adroit Courtisan, dans le Parlement un chef de parti, dans les païs étrangers le plus habile Negociateur de son siécle. Il avoit fait autant de mal

à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au Secretaire des Etats généraux, Fagel, homme d'un très grand merite, que plus d'une fois les Etats generaux ayant réſolu de s'oppoſer à ce que le Duc de Malbouroug devoit leur propoſer, le Duc arrivoit, leur parloit en françois, langue dans laquelle il s'exprimoit très mal, & les perſuadoit tous.

Il ſoutenoit avec le Prince Eugene, compagnon de ſes victoires, & avec Henſius grand Penſionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des Alliez contre la France. Il ſçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur; qu'il étoit ſollicité ſecrettement par les François, & que ſi ce Conquerant embraſſoit le parti de Loüis XIV. les Alliez ſeroient oprimez.

Il eſt vrai que Charles avoit donné ſa parole en 1700. de ne ſe mêler en rien de la guerre de Loüis XIV. contre les Alliez. Mais le Duc de Malbouroug ne croyoit pas qu'il y eût un Prince aſſez eſclave de ſa parole pour ne la pas ſacrifier à ſa grandeur & à ſon interêt. Il partit donc de la Haye dans le deſſein d'aller ſonder les intentions du Roi de Suede.

Dès qu'il fut arrivé à Leipſik, où Charles étoit alors, il s'adreſſa ſecrettement,

non pas au Comte Piper premier Ministre, mais au Baron de Goerts, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du ROI. Il dit à Goerts que le dessein des Alliez étoit de proposer bien-tôt au Roi de Suede d'être Médiateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'esperance de découvrir par la réponse de Goerts les intentions du Roi, & parce qu'il eût mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son Audience publique à Leipsik.

En abordant le Roi, il lui dit en françois qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir aprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à sçavoir dans l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en allemand & le Duc en françois. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude aquis l'art de démêler les hommes, & de penetrer les raports qui sont entre leurs plus secrettes pensées, & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi, en lui parlant de guerre en général. Il crut apercevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France; il remarqua

qu'il se plaisoit à parler des conquêtes des alliez. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toûjours à ce nom, malgré la moderation de cette conference. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en falut pas davantage pour juger que le veritable dessein du Roi de Suede & sa seule ambition, étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il sçavoit bien que l'Empereur ne resisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & satisfait de l'avoir penetré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de negociations s'achevent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de Malbouroug n'avoit réüssi auprès du Roi de Suede qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte Piper; & la memoire de ce Suedois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source des

ce bruit, j'ai sçû que Piper avoit reçû un present mediocre de l'Empereur par les mains du Comte de Wratiſlau, avec le consentement du Roi son maître, & rien du Duc de Malbouroug. De plus, le Comte Piper qui sentoit qu'on pourroit lui imputer un jour les démarches de son Roi si elles devenoient malheureuses, envoya au Senat de Suede son avis cacheté pour être ouvert après sa mort. Cet avis étoit que Charles devoit affermir en Pologne le trône de Stanislas, & accepter ensuite la médiation entre la France & les Alliez, avant d'aller s'engager dans la Moscovie. Il est vrai que Piper pouvoit en même tems conseiller à son Maître cette expedition dangereuse, & vouloir s'en disculper devant la posterité; mais aussi il est certain que Charles étoit inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes, qu'il ne recevoit alors conseil de personne, & qu'il n'avoit pas besoin des avis du Comte Piper pour prendre de Pierre Alexiovits une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-tems.

Enfin ce qui acheve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-tems après à sa memoire par Charles XII. qui ayant apris que Piper étoit mort en Russie,

fit transporter son corps à Stokolm, & lui ordonna à ses dépens des obseques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Comte Zobord Chambellan de cet Empereur, avoit prononcé quelques paroles peu respectueuses pour le Roi de Suede en presence de l'Ambassadeur Suedois à Vienne, l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, en bannissant le Comte. Le Roi de Suede ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le Comte Zobord. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir, on mit le Comte entre les mains du Roi qui le renvoya après l'avoir gardé quelque-tems prisonnier à Stettin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des Nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui ayant échapé à ses armes, avoient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne consentît à cet-

te étrange demande ; & si l'envoyé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrez à leurs ennemis.

La troisiéme & la derniere de ses demandes fut la plus forte. Il se declara le protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, province apartenante à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertez & des privileges établis à la verité par les traitez de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludez par ceux de Risvvik. L'Empereur qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Lutheriens de Silésie eurent plus de cent Eglises que les Catholiques furent obligez de leur ceder par ce traité ; mais beaucoup de ces concessions que leur assûroit la fortune du Roi de Suede, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des loix.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'apelloit Joseph : il étoit fils aîné de Leopold, & frere du sage Empereur Charles VI. qui lui succeda depuis. L'internonce du Pape qui residoit

alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait ceder l'interêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. Vous êtes bienheureux, lui répondit l'Empereur en riant, que le Roi de Suede ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien : car s'il l'avoit voulu, je ne sçai pas ce que j'aurois fait.

Le Comte de Wratislau, son Ambassadeur auprès de Charles XII. aporta à Leipsik le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son Maître. Alors Charles dit qu'il étoit content, & qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur. Cependant il ne vit pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mépris la foiblesse de cette Cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toûjours en défiance de l'autre, & ne soûtient son crédit que par l'habileté des négociations: cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratislau, que les Suedois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas dégéneré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la Reine Christine avoit laissez à Rome. On ne sçait jusqu'où

ce jeune Conquérant eût porté ſes reſſentimens & ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paroiſſoit alors impoſſible : il avoit même envoyé ſecrettement pluſieurs Officiers en Aſie, & juſques dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il eſt certain que ſi quelqu'un eût pû renverſer l'Empire des Perſans & des Turcs, & paſſer enſuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit auſſi jeune qu'Alexandre, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte & plus vertueux ; & les Suedois valoient peut-être mieux que les Macedoniens : mais de pareils projets qui ſont traitez de divins quand ils réüſſiſſent, ne ſont regardez que comme des chimeres quand on eſt malheureux.

Enfin, toutes les difficultez étant aplanies, toutes ſes volontez exécutées ; après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protegé ſa religion Lutherienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les Princes, il ſe prépara à partir. Les délices de la Saxe où il étoit reſté oiſif une année, n'avoient en rien adouci ſa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, ſe

ſe levoit à quatre heures du matin, s'habilloit ſeul, ne bûvoit point de vin, ne reſtoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ſes troupes tous les jours, & ne connoiſſoit d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suedois ne ſçavoient point encore où le Roi vouloit les mener ; on ſe doutoit ſeulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moſcou. Il ordonna quelques jours avant ſon départ à ſon grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipſik... il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajoûta en riant, juſqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Marêchal lui aporta une liſte de toutes ces routes, à la tête deſquelles il avoit affecté de mettre en groſſes lettres, *Route de Leipſik à Stockolm*. La plûpart des Suedois n'aſpiroient qu'à y retourner ; mais le Roi étoit bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur patrie. „ Monſieur le Maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener ; mais nous ne retournerons pas à Stockolm ſi-tôt.

L'armée étoit déja en marche, & paſſoit auprès de Dreſde : Charles étoit à la tête, courant toûjours ſelon ſa coûtume deux

ou trois cens pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vûë : quelques Officiers s'avancerent à bride abatuë pour sçavoir où il pouvoit être. On courut de tous côtez; on ne le trouva point: l'allarme est en un moment dans l'armée: on fait alte ; les Generaux s'assemblent : on étoit déja dans la consternation : on aprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi Auguste : il étoit entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre Officiers generaux, & avoit été droit descendre au Palais. Il monta jusques dans l'apartement de l'Electeur, avant que le bruit se fût répandu qu'il étoit dans la ville. Le general Fléming ayant vû de loin le Roi de Suede, n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déja presenté à l'idée du Ministre : il en parloit à Auguste; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite

il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suede, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace : il conjura le Roi Auguste de la demander à Charles; bien sûr que ce Roi ne refuseroit pas cette legere condescendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suede, & s'entretenoit avec Hord General Suedois. Je crois, lui dit-il en souriant, que vôtre Maître ne me refusera pas. Vous ne le connoissez pas, repartit le General Hord, il vous refusera plûtôt ici que par tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans, la grace du Livonien. Charles la refusa d'une maniére à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi Auguste, & partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses Generaux assemblez en conseil de guerre; il leur en demanda la cause. Le general Renchild lui dit qu'il comptoit assiéger Dresde, en cas qu'on

eût retenu Sa Majesté prisonniere. Bon, dit le Roi, on n'oseroit, on n'oseroit. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguste tenoit conseil extraordinaire à Dresde; vous verrez, dit Renchild, qu'ils déliberent sur ce qu'ils devoient faire hier.

Fin du troisiéme Livre.

[illegible]

[illegible]

O[illegible]

[illegible] la [illegible]

[illegible]

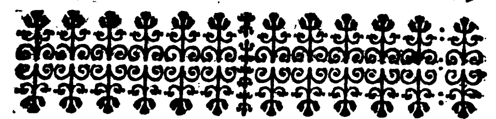
[illegible]

[illegible]

[illegible]

ARGUMENT
du quatriéme Livre.

CHarles quitte la Saxe : poursuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ses pertes, sa blessure : bataille de Pultava, suite de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie : sa reception en Bessarabie.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

CHARLES partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépoüilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seulement tous les regimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque compagnie plusieurs surnumeraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le Comte Levenhaup, l'un de ses meilleurs Generaux, l'attendoit en

Pologne avec vingt mille hommes : il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recruës lui venoient de Suede. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le Roi Auguſte ſembloit avoir renoncé ; ſes troupes diviſées en pluſieurs corps fuyoient de tous côtez au premier bruit de l'aproche du Roi de Suede. Il avoit recommandé lui-même à tous ſes Generaux, de ne jamais attendre ce Conquerant avec des forces inégales.

Le Roi de Suede au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut une ambaſſade ſolemnelle de la part des Turcs. L'Ambaſſadeur eut ſon audience au quartier du Comte Piper. C'étoit toûjours chez ce Miniſtre que ſe faiſoient les ceremonies d'éclat : il ſoûtenoit la dignité de ſon Maître par des dehors magnifiques ; & le Roi toûjours plus mal logé, plus mal ſervi, & plus ſimplement vêtu que le moindre officier de ſon armée, diſoit que ſon Palais étoit le quartier de Piper. L'Ambaſſadeur Turc preſenta à Charles cent ſoldats Suedois, qui ayant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avoient

été rachetez par le Grand Seigneur ; & que cet Empereur envoyoit au Roi comme le present le plus agreable qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane pretendît rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, vouloit se fortifier contre eux de l'amitié de la Suede & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avénement. Ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrace pouvoit faire tomber.

A peine Charles eût-il donné audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Le Czar étoit sorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce païs ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparoître souvent au même endroit où ils avoient été battus ; & même de penetrer

dans le Pays aussi avant que le Vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Leopold, à l'extrêmité Meridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieuës de Leopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui assisté de dix mille Suedois & de ses nouveaux sujets, avoit à conserver son Royaume contre les ennemis étrangers & domestiques; pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déja passé le Niemen à deux lieuës de la ville, & le Czar ne sçavoit encore rien de sa marche. A la premiere nouvelle que les Suedois arrivent, le Czar sort par la porte du Nord; & Charles entre par celle qui est au midi. Le Roi n'avoit avec lui que six cens gardes; le reste n'avoit pû le suivre. Le Czar fuyoit avec plus de deux mille hommes, persuadé que toute une armée entroit dans Grodno. Il aprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à six cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieuës. Il ne perd point de tems; il détache quinze cens

chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit pour aller surprendre le Roi de Suede dans la ville. Les quinze cens Moscovites arriverent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la premiere garde Suedoise, sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde ; ils soutinrent seuls un demi quart d'heure l'effort de quinze cens hommes. Le Roi qui étoit à l'autre bout de la ville accourut bien-tôt avec le reste de ses six cens gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuive l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontieres de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suedois que le Roi partagea aussi en divers corps, ne cesserent de les suivre pendant plus de trente lieuës de chemin. Ceux qui fuïoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'Hiver. Il y avoit déja long-tems que toutes les saisons étoient devenu égales pour les soldats de Charles, & pour ceux du Czar : la seule terreur qu'inspiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la différence entre les Moscovites & les Suedois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhêne, en tirant vers l'Orient, ce ne sont que des marais, des déserts, des montagnes, des forêts immenses. Dans les endroits qui sont cultivez on ne trouve point de vivres : les Paysans enfoüissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suedois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvoit pas toûjours, & elles n'étoient pas suffisantes.

Le Roi de Suede qui avoit prévû ces extrêmitez, avoit fait aporter du biscuit pour la subsistance de son armée, rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eût traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la riviere de Berezine, vis-à-vis Borislou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suedois de passer la riviere. Charles posta quelques regimens sur le bord de la Berezine, à l'o-

l'opoſite de Boriſlou, comme s'il avoit voulu tenter le paſſage à la vûë de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec ſon armée trois lieuës au-delà vers la ſource de la riviere : il y fait jetter un pont, paſſe ſur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poſte, & marche à l'armée ennemie ſans s'arrêter. Les Moſcovites ne l'attendirent pas ; ils décamperent, & ſe retirerent vers le Boriſthêne, gâtant tous les chemins, & détruiſant tout ſur leur route pour retarder au moins les Suedois.

Charles ſurmonta tous les obſtacles, avançant toûjours vers le Boriſthêne. Il rencontra ſur ſon chemin vingt mille Moſcovites retranchez dans un lieu nommé Hollôſin, derriere un marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en paſſant une riviere. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de ſon infanterie fût arrivé ; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied, il traverſe la riviere & le marais, ayant ſouvent de l'eau audeſſus des épaules. Pendant qu'il alloit ainſi aux ennemis, il avoit ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites étonnez qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncez en même-

tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la Cavalerie Suedoise.

Cette Cavalerie s'étant fait jour à travers des ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentil-homme Suedois nommé Gullenstiern, qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher; il le força de prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son Infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuyé les plus grands dangers, & où il avoit montré plus d'habileté. On en conserva la memoire par une médaille où l'on lisoit d'un côté : *sylva, paludes, aggeres, hostes victi.* Et de l'autre : *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Moscovites chassez partout, repasserent le Boristêne qui sépare les Etats de la Pologne & de leur païs. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou derniere ville de la Pologne, qui apartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars; destinée commune aux places frontieres.

Le Czar qui vit alors son Empire où il venoit de faire naître les arts & le

commerce, en proye à une guerre capable de renverſer un peu tous ſes grands deſſeins, & peut-être ſon trône, ſongea à parler de paix : il fit hazarder quelques propoſitions par un Gentil-homme Polonois qui vint à l'armée de Suede. Charles XII. accoûtumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs Capitales, repondit ſimplement : *Je traiterai avec le Czar à Moſcou.* Quand on raporta au Czar cette reponſe hautaine : “ Mon “ frere Charles, dit-il, prétend faire toû- “ jours l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il “ ne trouvera pas en moi un Darius. „

De Mohilou, place où le Roi traverſa le Boriſtêne, ſi vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toûjours ſur les frontieres de Pologne & de Moſcovie, vous trouverez à trente lieuës le païs de Smolensko par où paſſe la grande route qui va de Pologne à Moſcou : le Czar ſe retiroit par ce chemin ; le Roi le ſuivoit à grandes journées. Une partie de l'arriere-garde Moſcovite fut plus d'une fois aux priſes avec les Dragons de l'avant-garde Suedoiſe. L'avantage demeuroit preſque toûjours à ces derniers ; mais ils s'affoibliſſoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toûjours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de Cavalerie, & de six mille Calmouks.

Ces Calmouks sont des Tartares qui habitent entre le Royaume d'Astracan, Domaine du Czar; & celui de Samarcande, païs des Tartares Usbeks, & patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le païs des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toûjours de ces Calmouks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six Regimens de Cavalerie, & quatre mille Fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son Regiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirerent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux,

où les Calmouks étoient cachez : ils parurent alors & se jetterent entre le Regiment où le Roi combattoit, & le reste de l'armée Suedoise. A l'instant & Moscovites & Calmouks entourerent ce Regiment & percerent jusqu'au Roi. Ils tuerent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui : un Ecuyer lui en presentoit un autre ; mais l'Ecuyer & le cheval furent percez de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessez ou tuez, ou entraînez loin du Roi par la foule qui se jettoit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il étoit épuisé de fatigue : il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout, & sur lequel il compta toûjours. Enfin un Colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmouks avec une seule compagnie de son Regiment : il arrive à tems pour dégager le Roi : le reste des Suedois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval ; & tout fatigué qu'il

étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieuës,

Le Vainqueur étoit toûjours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel il donna ce combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieuës françoises : les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux-mêmes, que ceux par où les Suedois avoient déja passé : mais on eût avis que le Czar avoit non-seulement rendu toutes les routes impraticables, soit en les couvrant d'eau dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en distance des fossez profonds, soit en couvrant les chemins de forêts qu'on avoit abatuës ; mais encore, qu'il avoit brûlé tous les villages à droit & à gauche. l'Hyver aprochoit : il y avoit peu d'aparence d'avancer promptement dans le païs, nulle d'y subsister ; & toutes les forces Moscovites réunies pouvoient aller au Roi de Suede par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles ayant fait la revûë de son armée ; & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le Général Levenhaup qui devoit lui amener des provisions & quinze mille hommes de renfort, ne ve-

noit point : il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le païs des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce païs a environ cent de nos lieuës du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhêne qui le traverse en coulant du Nord-Oüest au Sud-Est : la principale ville est Bathurin sur la petite riviere de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Méridionale située au quarante-huitiéme degré, est un des païs des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie, ne sément ni ne plantent ; parce que les Tartares de Bougiac, ceux de Precop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendroient ravager leurs plans & leurs moissons.

L'Ukraine a toûjours aspiré à être libre ; mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du Grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur ; & par conséquent un maître

dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens joüirent du privilege d'élire un Prince sous le nom de General ; mais bien-tôt ils furent dépoüillez de ce droit, & leur General fut nommé par la Cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie : il avoit été élevé page du Roi Jean Casimir, & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme Polonois, ayant été découverte, le mari le fit foüetter de verges, le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui étoit du païs de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques païsans le sécoururent : il resta long-tems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La superiorité de ses lumieres lui donna une grande consideration parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en jour, obligea le

Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le Czar, cet Empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans : Mazeppa repondit que la ſituation de l'Ukraine, & le génie de cette nation, étoient des obſtacles inſurmontables : le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toûjours à ſa colere, l'apella traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte : l'armée de Suede qui parut bien-tôt après ſur les frontiéres, lui en facilita les moyens : il prit la réſolution d'être indépendant, & de ſe former un puiſſant Royaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Ruſſie. C'étoit un homme courageux, entreprenant, & d'un travail infatigable : il ſe ligua ſecrettement avec le Roi de Suede pour hâter la chûte du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la riviere de Deſna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche, & ſes tréſors qui étoient immenſes. L'armée Suedoiſe marcha donc

de ce côté au grand étonnement de tous les Officiers qui ne sçavoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaup de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'Hiver, afin que s'étant assûré de ce païs, il pût conquerir la Moscovie au Printems suivant; & cependant il s'avança vers la riviere de Desna qui tombe dans le Boristhêne à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvez jusqu'alors dans la route, étoient legers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieuës, pleine de marécages. Le general Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieuës de la veritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie, & tous les chariots resterent embourbez ou abîmez dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suedois avoient consumé le peu de biscuit qui leur restoit; cette armée exténuée de las-

titude & de faim, arriva ſur les bords de la Deſna dans l'endroit où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moſcovites qui avançoit vers l'autre bord de la riviere : le Roi fut étonné, mais il réſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviere étoient ſi eſcarpez, qu'on fut obligé de deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traverſerent la riviere ſelon leur maniére accoûtumée, les uns ſur des radaux faits à la hâte, les autres à la nage : le corps des Moſcovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit mille hommes : il ne reſiſta pas long-tems, & cet obſtacle fut encore ſurmonté.

Charles avançoit dans ces païs perdus, incertain de ſa route & de la fidelité de Mazeppa : ce Coſaque parut enfin, mais plûtôt comme un fugitif, que comme un Allié puiſſant. Les Moſcovites avoient découvert & prevenu ſes deſſeins : ils étoient venu fondre ſur ſes Coſaques qu'ils avoient taillez en piéces : ſes principaux amis pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le ſuplice de la rouë, ſes villes étoient réduites en cendre, ſes treſors pillez, les

provisions qu'il préparoit au Roi de Suede saisies : à peine avoit-il pû échaper avec six mille hommes, & quelques chevaux chargez d'or & d'argent. Toute-fois il aportoit au Roi l'esperance de se soûtenir par ses intelligences dans ce païs inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui enragez contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles esperoit au moins que son General Levenhaup viendroit reparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suedois qui valoient mieux que cent mille Cosaques, & aporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déja passé le Boristhêne au-dessus de Mohilou, & s'étoit avancé vingt de nos lieuës au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivieres de Pronia & de Sossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhêne, le Czar parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le General Suedois qui n'en avoit pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suedois une ſi grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais ſeulement du lieu où ils étoient. Levenhaup marcha donc à eux ſans balancer, le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuérent quinze cens Moſcovites. La confuſion ſe mit dans l'armée du Czar, on fuyoit de tous côtez. L'Empereur des Ruſſes vit le moment où il alloit être entiérement défait. Il ſentoit que le ſalut de ſes Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu ſi Levenhaup joignoit le Roi de Suede avec une armée victorieuſe.

Dès qu'il vit que ſes troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriére-garde où étoient des Coſaques & des Calmouks: Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer ſur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, ſi j'étois aſſez lâche pour me retirer. De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ſes troupes lui-même, aidé du Prince Menzikof & du Prince Gallicſin. Levenhaup, qui avoit des ordres preſſans de joindre ſon maître, aima mieux continuer ſa marche

que recommencer le combat, croyant en avoir aſſez fait pour ôter aux ennemis la réſolution de le pourſuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit ſon armée pour l'enveloper. Les Suedois firent face par tout : on ſe battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moſcovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fût indéciſe.

A quatre heures le Général Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troiſiéme fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura juſqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta : les Suedois furent rompus, enfoncez, & pouſſez juſqu'à leur bagage. Levenhaup rallia ſes troupes derriere ſes chariots : les Suedois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le Général les mit en ordre de bataille auſſi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté paſſa la nuit ſous les armes ; il défendit aux Officiers, ſous peine d'être caſſez ; & aux ſoldats, ſous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaup s'étoit retirè à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloüé une partie de ſon canon & mis le feu à ſes chariots.

Les Moſcovites arriverent aſſez à tems pour empêcher tout le convoi d'être conſommé par les flâmes; ils ſe ſaiſirent de plus de ſix mille chariots qu'ils ſauverent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suedois, envoya un de ſes Généraux, nommé Flug, les attaquer encore pour la cinquiéme fois: ce Général leur offrit une capitulation honorable. Levenhaúp la refuſa & livra un cinquiéme combat auſſi ſanglant que les premiers. De neuf mille ſoldats qu'il avoit encore, il en perdit la moitié; l'autre ne put être forcée: enfin la nuit ſurvenant, Levenhaup, après avoir ſoutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, paſſa la Soſſa à la nage ſuivi par cinq mille hommes qui lui reſtoient, dont les bleſſez paſſerent ſur des radaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moſcovites dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suedois, & Levenhaup celle de diſputer trois jours la victoire, & de ſe retirer ſans avoir été forcé dans ſon der-

nier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi Stanislas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems, mais les Moscovites vainqueurs de Levenhaup, lui eussent coupé les chemins, & Siniausky l'occupoit assez en Pologne.

Le Roi de Suede se trouva ainsi sans provisions, & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un Pays où il n'avoit guéres de ressources que son courage.

Dans cette extrêmité le mémorable Hiver de 1709. plus terrible encore sur ces frontieres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis; il osoit faire de longues marches avec ses troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tomberent mort de froid presqu'à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes, les fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussûres de peaux de bêtes, comme ils pouvoient: souvent

ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des rivieres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suede, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit „ Eh quoi! lui dit le Roi, vous en-„ nuyez-vous d'être loin de votre fem-„ me? si vous êtes un vrai soldat, je „ vous ménerai si loin que vous pourrez „ à peine recevoir des nouvelles de Suede „ une fois en trois ans. „

Un soldat osa lui présenter avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même suffisamment: le Roi reçût le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat: Il n'est pas bon, mais il peut se manger. Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire suporter à l'armée Suedoise des extrémitez qui eussent été intolérables sous tout autre Général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockolm, mais ce ne fut que pour aprendre la mort de la Ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite verole enleva au mois de Decembre 1708. dans la vingt-ſeptiéme année de ſon âge. C'étoit une Princeſſe auſſi douce & auſſi compatiſſante que ſon frere étoit impérieux dans ſes volontez, & implacable dans ſes vengeances. Il avoit toûjours eu pour elle beaucoup de tendreſſe: il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus ſenſible.

Il aprit auſſi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en exécution de ſes ordres, mais rien ne pouvoit arriver juſqu'à ſon camp; puiſqu'entre lui & Stokolm, il y avoit près de cinq cens lieuës à traverſer, & des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le Czar auſſi agiſſant que le Roi de Suede, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérez de Pologne, réunis contre Staniſlas ſous le Général Siniauski, s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hiver pour faire tête au Roi de Suede. Là il continua dans la politique d'affoiblir ſon

ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suedoiſe périroit entierement à la longue; puiſqu'elle ne pouvoit être recrutée, tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ſes Etats.

Il falloit que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques déſavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui reſtoit plus que dix-huit mille Suedois. Mazeppa ſeul, ce Prince des Coſaques, les faiſoit ſubſiſter: ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim & de miſere. Le Czar dans cette conjoncture fit propoſer à Mazeppa de rentrer ſous ſa domination. Mais le Coſaque fut fidéle à ſon nouvel Allié; ſoit que le ſuplice affreux de la rouë dont avoient péri ſes amis, le fit craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Charles, avec ſes dix-huit mille Suedois, & autant de Coſaques, n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſperance de penetrer juſqu'à Moſcou. Il alla vers la fin

de Mai investir Pultava, sur la riviere Vorskla, à l'extrêmité Orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieuës du Boristhêne; le Czar en avoit fait un magazin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il esperoit encore de Suede, de Livonie, de Pomeranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assûra qu'il en seroit bien-tôt le maître: l'esperance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs miseres.

Le Roi s'aperçut dès le commencement du siége, qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jetta du secours dans la ville: la garnison par ce moyen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siége avec plus de vigueur: il emporta les ouvrages avancez, donna même deux assauts au corps de la place, & prit la courtine. Le siége étoit en cet état lorsque le Roi s'étant

avancé à cheval dans la riviere pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit bléssé : il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du Prince étoit tout sanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les Chirurgiens visiterent sa playe ; la gangrene y étoit déja : ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assûra qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe du Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi ; taillez hardiment, ne craignez rien: il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'operation eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit

un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint lui aprendre que le Czar paroissoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voyoit entre le Boristhêne & la riviere qui passe à Pultava, dans un païs desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrêmité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité: mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Marêchal Renchild dans sa tente, & lui ordonna sans déliberation, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte Piper avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le General. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau: Non, dit le General froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fût entré dans la tente; Renchild ne vous a-t'il rien apris, lui

dit le Roi ? Rien, repondit Piper : Eh bien je vous aprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte Piper fut effrayé d'une résolution si désesperée ; mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus celebres Monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiovits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suedoises ; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire ; Alexiovits ne fuyant point le peril, & ne faisant la guerre que pour ses interêts ; le Monarque Suedois liberal par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë. Celui-là d'une sobrieté & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépoüillé la rudesse de son éducation & de son

pays : aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abregé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient déjà donné à Pierre Alexiovits le nom de Grand qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du Roi de Suede au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derriere lui à environ un mille, & la riviere de Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la riviere à une lieuë de Pultava, du côté de l'Occident, & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suedois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurerent au bagage. De sorte que l'armée Suedoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit pas douze mille de troupes reglées.

Les Généraux, Renchild, Field, Levenhaup,

haup, Slipenbak, Horn, Sparte, Hamilton, le Prince Virtemberg, parent du Roi & quelques autres dont la plûpart avoient vû la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suedois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disoient aux soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son Infanterie. Une partie de la Cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin: la Cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du camp Moscovite; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollovvin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le Général Slipenbak à la tête des Suedois, fondit sur cette Cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suedoises sçavent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncez. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tuez

ſous lui ; les Suedois crierent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le Général Creuts avec cinq mille Cavaliers ou dragons, qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front ; mais ſon malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parut point. Le Czar qui s'étoit crû perdu, eut le tems de rallier ſa Cavalerie. Il fondit à ſon tour ſur celle du Roi, qui n'étant point ſoutenuë par le détachement de Creuts, fut rompuë à ſon tour. Slipenbak même fut fait priſonnier dans cet engagement. En même tems ſoixante & douze canons tiroient du camp ſur la Cavalerie Suedoiſe, & l'Infanterie Ruſſienne débouchant de ſes lignes, venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une préſenee d'eſprit, & par une pénétration qui n'apartient dans ces momens qu'aux veritablement grands hommes, détache alors le Prince Menzikoff pour aller ſe poſter entre Pultava & les Suedois ; le Prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de ſon Maître ; non-ſeulement il coupa la communication entre l'armée Suedoiſe, & les troupes reſtées au camp devant Pultava ; mais ayant rencontré un corps de

reſerve de trois mille hommes, il l'envelopa & le tailla en piéces.

Cependant l'Infanterie Moſcovite ſortoit de ſes lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la Cavalerie Suedoiſe ſe rallioit à un quart de lieuë de l'armée ennemie. Et le Roi aidé de ſon Velt-Maréchal Renchild, ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea ſur deux lignes ce qui lui reſtoit de troupes, ſon Infanterie occupant le centre, ſa Cavalerie les deux aîles. Le Czar diſpoſoit ſon armée de même; il avoit l'avantage du nombre, & celui de ſoixante & douze canons, tandis que les Suedois ne lui en opoſoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moſcovite étoit au centre de ſon armée, n'ayant alors que le titre de Major général, & ſembloit obéïr au Général Cſeremetoff. Mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté ſur un cheval turc, qui étoit un préſent du Grand Seigneur, exhortant les Capitaines & les ſoldats, & promettant à chacun des récompenſes.

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ſes troupes; mais

ne pouvant s'y tenir ſans de grandes douleurs, il ſe fit remettre ſur ſon brancard, tenant ſon épée d'une main, & un piſtolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premieres volées du canon Moſcovite emporta les deux chevaux de ſon brancard, il en fit atteler deux autres : une ſeconde volée mit le brancard en piéces, & renverſa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crûrent mort. Les Suedois conſternez s'ébranlerent, & la poudre leur manquant, & le canon ennemi continuant à les écraſer, la premiere ligne ſe replia ſur la ſeconde, & la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniere action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moſcovite, qui mit en déroute l'armée Suedoiſe, tant les choſes étoient changées.

Le Roi porté ſur des piques par quatre grenadiers, couvert de ſang, & tout froiſſé de ſa chûte, pouvant parler à peine, s'écrioit, Suedois, Suedois. La colére & la douleur lui rendant quelques forces, il tenta de rallier quelques régimens. Les Moſcovites les pourſuivoient à coups d'épées, de bayonnette & de piques. Déja le Prince Virtemberg, le général Renchild, Hamilton, Stakel-

berg, étoient faits prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper avec tous les officiers de la Chancelerie, étoient sortis de ce camp, & ne sçavoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage: mais les nuages de poussiére & de fumée qui couvroient la campagne, & l'égarement d'esprit, naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne vouloit point fuir & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le General Poniatosky, Colonel de la garde Suedoise du Roi Stanislas, homme d'un merite rare, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toûjours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à un jeune Suedois nommé Fe-

deric, premier valet de chambre du Roi, & homme aussi intrépide que son Maître: tous deux prennent le Roi par-dessous les bras, & aidez d'un drabant qui s'aprocha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. Federic alloit à cheval auprès de son Maître, & le soûtenoit de tems en tems.

Poniatosky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion General par nécessité, rallia cinq cens cavaliers auprès de la personne du Roi: les uns étoient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix regimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis, l'espace d'une lieuë, jusqu'au bagage de l'armée Suedoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur; mais il falloit fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carosse du Comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockolm. On le mit dans cette voiture, & on prit avec précipitation la route du Boristhêne. Le Roi qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avoit

pas dit un ſeul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte Piper : Il eſt pris avec toute la Chancelerie, lui repondit-on. Et le General Renchild, & le Duc de Virtemberg ? ajoûta-t-il. Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit Poniatosky. Priſonniers chez des Moſcovites! reprit Charles en hauſſant les épaules. Allons donc, allons plûtôt chez les Turcs. On ne remarquoit pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il étoit vaincu & bleſſé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moſcovites ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouverent ſix millions en eſpeces, dépoüilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille Suedois furent tuez dans la bataille, environ ſix mille furent pris, trois ou quatre mille s'écarterent, deſquels on n'a jamais entendu parler. Il reſtoit encore près de dix-huit mille hommes, tant Suedois & Polonois, que Coſaques, qui fuyoient vers le Boriſthêne, ſous la conduite du General Levenhaup. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le caroſſe où il étoit rompit dans la mar-

che ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là son courage ne pouvant plus supléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenuës plus insuportables par la fatigue, & son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs, qui le cherchoient de tous côtez.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhêne. Levenhaup venoit d'arriver avec les debris de l'armée. Les Suedois revirent, avec une joye mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyoient mort. L'ennemi aprochoit ; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour ; mais la plus pressante inquiétude des Suedois étoit le danger de leur Roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calêche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit ; on l'embarqua sur un petit bateau ; le Roi se mit dans un autre avec le General Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plu-

ſieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à ſouffler, ce Coſaque jetta plus des trois quarts de ſes treſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. Mullern Chancelier du Roi, & le Comte Poniatosky, homme plus que jamais neceſſaire au Roi, par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſoit dans les diſgraces, paſſerent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cens cavaliers de la garde du Roi, & un très-grand nombre de Polonois & de Coſaques ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, hazarderent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée reſiſtoit au courant, & rompoit les vagues ; mais tous ceux qui s'écarterent un peu au-deſſous, furent emportez & abîmez dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquerent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armee étoient dans cette extrêmité, le Prince Menzikoff s'aprochoit avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suedois morts dans le chemin, de leurs bleſſures, de fatigue & de faim, montroient aſſez au Prince Menzikoff la route qu'avoit priſe le gros de l'armée. Le Prince envoya au General

Suedois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Generaux furent auſſi-tôt envoyez par Levenhaup pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour ſeize mille ſoldats du Roi Charles euſſent attaqué toutes les forces de l'Empire Moſcovite, & euſſent péri juſqu'au dernier plûtôt que de ſe rendre ; mais après une bataille perduë, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoûtenu par aucune eſperance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Cette armée entiere fut faite priſonniere de guerre. Quelques ſoldats déſeſperez de tomber entre les mains des Moſcovites, ſe précipiterent dans le Boriſthêne ; le reſte fut fait eſclave. Ils défilerent tous en preſence du Prince Menzikoff, mettant leurs armes à ſes pieds, comme trente mille Moſcovites avoient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suede à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoyé tous ces priſonniers Moſcovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint tous les Suedois pris à Pultava.

Ces malheureux furent diſperſez depuis

dans les Etats du Czar, mais particuliérement en Sibérie, vaste Province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontieres de l'Empire Chinois. Dans ce Pays barbare où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suedois devenus ingénieux par le besoin y exercerent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, maçon, ou orfévre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignerent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connuës qu'on y envoyoit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper, premier Ministre du Roi de Suede, fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Malbouroug, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suede qui auroient

pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après à Moscou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stockolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas : car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite penétré d'une joye qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, Où est donc mon frere Charles ?

Il fit aux généraux Suedois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Renchild à combien les troupes du Roi son maître pouvoient monter avant la bataille ? Renchild répondit que le Roi seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne ; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente-cinq mille hommes ; sçavoir dix-huit mille Suedois, & le reste Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda comment ils avoient pû hazarder de penétrer dans un Païs si reculé, & d'assiéger

siéger Pultava avec cette poignée de monde ? Nous n'avons pas toûjours été consultez, reprit le Général Suedois, mais comme fidéles serviteurs, nous avons obéï aux ordres de notre Maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna à cette reponse vers quelques-uns de ses Courtisans, autrefois soupçonnez d'avoir trempé dans des conspirations contre lui: Ah! dit-il, voilà comme il faut servir " son Souverain. Alors prenant un ver- " re de vin, à la santé, dit-il, de mes " Maîtres dans l'art de la guerre: „ Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre? Vous, Messieurs les Généraux Suedois, reprit le Czar. " Votre Majesté est donc bien in- " grate, reprit le Comte, d'avoir tant " maltraité ses Maîtres? „ Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers Généraux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de generosité, & de la politesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suedoise sortie de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misere; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de

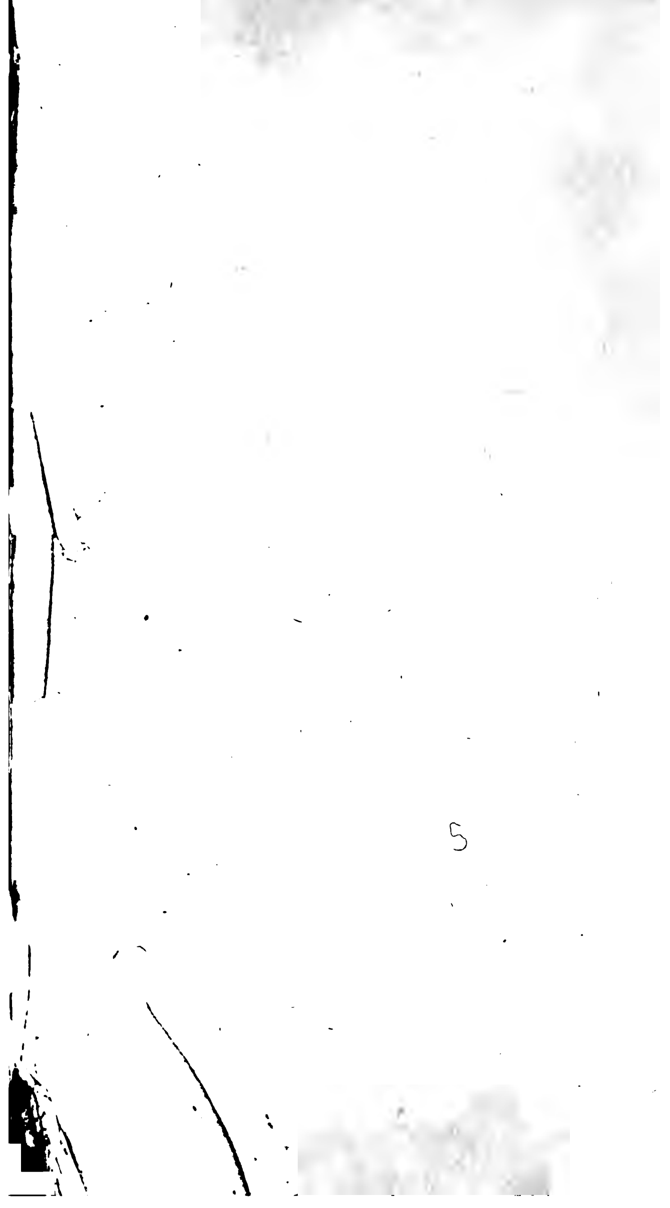
cent combats. Il fuyoit dans une méchante caléche, ayant à son côté le Major général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un désert; où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le païs est situé au quarante-septiéme degré: le sable aride du désert rendoit la chaleur du soleil plus insuportable; les chevaux tomboient, les hommes étoient prêts de mourir de soif. Le Comte Poniatosky mieux monté que les autres, s'avança un peu dans ces pleines; ayant découvert un saule, il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse découverte sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suede. Aprés cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces Païs que des Colonies Gréques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de-là au Boristène, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Ozakou, frontiere de l'Empire des Turcs. Les Habitans voyans venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refuserent de les passer à Ozakou, sans un ordre de Mehemet Pacha gouverneur de la Ville. Le Roi envoya un Exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un païs où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Pacha de la Province, qui reside à Bender dans la Bessarabie, à trente lieuës d'Ozakou. Cette permission vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dûs à un Monarque allié de la Porte, & de lui fournir les secours nécessaires. Pendant ces longueurs, les Moscovites aprés avoir passé le Boristêne poursuivoient le Roi sans relâche; si on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eût-il passé le Bogh dans les bateaux des Turcs, que ses ennemis parurent au nombre de prés de six mille Cavaliers; le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de sa petite troupe qui n'avoient pû passer encore, saisis par les Moscovites de l'autre cô-

té du fleuve. Le Pacha d'Ozakou lui demanda, par un Interprête, pardon de ses retardemens qui étoient cause de la prise de ces cinq cens hommes, & le suplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une reprimande severe, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender qui étoit en même tems Serasquier, titre qui repond à celui de Général, & Pacha de la Province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, toutes les commodités, tous les Officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à bender ; car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiez chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatriéme Livre & du premier Tome.


5

